

L'écho des secrets

Dans l'Espagne franquiste des années 60, dans le petit village de Castañar, le capitaine Álvaro, ancien marin, découvre le cadavre d'Héctor Varga, un homme venu de Madrid, et pense l'avoir tué accidentellement en tirant sur un lièvre. Alors qu'il s'apprête à dissimuler le corps, une série de personnages hauts en couleur s'impliquent dans cette affaire de manière de plus en plus absurde. Chacun croit être responsable de la mort d'Héctor : Doña Carmen l'aurait assommé avec un chausson métallique, Lucía l'aurait frappé avec une poêle... Mais le médecin conclut finalement à une mort naturelle par crise cardiaque.

Au fil des événements, des alliances inattendues et des romances naissent : Pablo et Lucía tombent amoureux, et Doña Carmen se rapproche du capitaine Álvaro. L'affaire se termine dans une atmosphère légère et burlesque, alors que Pablo obtient des récompenses insolites pour lui et ses amis en échange de ses peintures. Une comédie noire sur la culpabilité collective, la solidarité villageoise et l'absurdité du destin.

Personnages

Don Ramón, le rigide capitaine de la Guardia Civil

Doña Carmen, une femme influente du village

Héctor Varga, le défunt

Lucía, l'ex-femme du défunt

Médecin, tête en l'air et fantasque

Miguelito, l'adolescent simple d'esprit

Pablo, un artiste excentrique

Vagabond

Acte I

Scène 1

Álvaro, la soixantaine burinée par le soleil et les embruns, est assis dans sa modeste maison. Les murs, tapissés de cartes marines jaunies et d'objets hétéroclites ramenés de ses voyages, témoignent d'une vie passée en mer. Une ancre rouillée, une vieille boussole et un sextant trônent sur une étagère, rappelant à Álvaro son ancienne vie de capitaine. Il tient son fusil entre ses mains, le canon froid et lisse sous ses doigts calleux.

Álvaro : Encore une journée qui s'annonce aussi grise que mes souvenirs de la mer... *(Il caresse le canon du fusil du bout des doigts, le regard perdu)* La retraite, pour un homme comme moi, c'est un naufrage lent et silencieux. Pas de tempête, pas de fracas de vagues. Juste ce silence étouffant... Un naufrage dans une mer d'huile. *(Il fixe le fusil)* Au moins, avec toi, on sait où on va. Un coup sec, net, et c'est réglé. Pas comme la vie... *(Un silence)* La vie, elle, s'amuse à te faire dériver pendant des années avant de t'échouer sur une plage vide, le ventre creux, le cœur en charpie. *(Il ouvre le fusil et le charge)* Un lièvre pour ce soir... histoire de se rappeler qu'on est encore vivant. *(Il se lève lentement, enfille son manteau. Il hésite un instant, le regard vers la fenêtre)* Ah... la mer... Elle me manque. Cette saleté de mer ! Toujours imprévisible, capricieuse, cruelle... mais vivante ! Là-bas, au moins, on savait pourquoi on avait peur. Les vagues te frappaient de face, pas dans le dos. *(Il rit amèrement)* Ici, tout est si calme, si... mort. Ce village... ces visages figés, ces silences gênés... Ça sent le renfermé. Comme une cabine de bateau abandonnée, moisie par l'humidité. *(Il s'arrête un instant, levant les yeux vers le ciel)* Peut-être que la chasse me rappellera ce que c'est que de vivre... Cette montée d'adrénaline quand on vise, ce frisson au moment du coup... Ça ne vaut pas une tempête force 8, mais c'est toujours mieux que rien. *(Il passe la main sur la boussole posée sur l'étagère.)* Tiens... Elle non plus, elle n'indique plus le nord. Ça fait longtemps qu'on s'est perdu, elle et moi. *(Il attrape la boussole, la secoue doucement)* Mais c'est ça le problème avec les vieux marins : on croit toujours qu'un jour, on retrouvera le cap. *(Il range la boussole)* Allez, capitaine... une dernière chasse avant de sombrer pour de bon.

(Il ajuste son fusil sur son épaule, ouvre la porte et sort. (Álvaro reste un instant sur le seuil) La mer... Elle me manque, oui... Mais elle ne me

rappellera pas. Pas elle. Mais qui sait ? Peut-être qu'un lièvre suffira à combler le manque...

Il avance lentement. Il observe au loin... Il épaula son fusil... vise, et tire.

Scène 2

Álvaro : *(Il s'approche)* Bon sang... J'espère que c'est bien ce que je visais. *(Il découvre un homme étendu, le visage tourné vers le ciel)* Quoi ? Un homme ? Mais... comment est-ce possible ? Je n'ai vu que le lièvre... *(Il s'agenouille, vérifiant le pouls. Rien. L'homme est mort)* Merde... *(Il reste un moment immobile)* Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ?! *(Il se ressaisit brusquement, cherchant des indices autour de lui)* Qui es-tu ? Pourquoi étais-tu ici ? *(Il fouille les poches du défunt et trouve un portefeuille)* Voyons voir... Héctor Varga... Madrid... *(Il le regarde, méfiant)* Un voyageur égaré ? Ou... autre chose ? *(Il regarde autour de lui)* Il faut l'enterrer. Vite. Avant que la *Guardia Civil*... *(Il commence à creuser à mains nues)* Si la *Guardia* le trouve ici... Ils diront que c'est moi. Ils n'ont jamais eu besoin de preuves. Juste d'un coupable. Un cadavre, une arme... et *hop*, l'affaire est classée ! Avec un peu de chance, ils ne me tortureront que deux ou trois jours avant de me faire disparaître. *(Il s'arrête)* Ou alors ils feront durer le plaisir... Une petite séance d'électricité sur les doigts de pieds, une promenade en sous-vêtements dans une cave humide... Et le pire ? Le pire, c'est qu'ils appellent ça « un interrogatoire ». *(Il se remet à creuser plus vite)* Héctor Varga... Tu es peut-être un pauvre type. Ou peut-être un indic... Ou un opposant ? *(Un silence)* Un rouge ? Un anarchiste ? Ou pire... un agent du régime ? Si c'est le cas... *(Il rit nerveusement)* Oh, si c'est le cas, je suis déjà mort. Je ne suis même pas sûr qu'on me laissera le temps de nier quoi que ce soit ! *(Il jette un regard paranoïaque autour de lui)* Ils m'emmèneront en pleine nuit, bien sûr. Toujours en pleine nuit. Ils frapperont à la porte. Enfin... frapper... C'est un bien grand mot. Trois coups secs, un bruit de bottes... Et puis plus rien. Tout le monde saura, mais personne n'aura rien vu. C'est comme ça que ça marche... Si j'ai de la chance, on me retrouvera dans un fossé. Si je n'en ai pas... Ils feront croire que je suis parti « en voyage ». Oui, c'est ça ! Un voyage ! Tiens, un aller simple pour le fond du Tage ! *(Il se remet à creuser frénétiquement)* *Madre de Dios*... J'aurais dû viser mieux... Ou alors ne pas viser du tout... Mais non, il a fallu que je joue les chasseurs ! Quel génie ! *(Il rit, presque hystérique)*

Un chasseur du dimanche, qui abat des hommes à la place des lièvres ! Bravo Álvaro ! La prochaine fois, tire sur une oie, au moins tu pourras la manger ! *(Il s'arrête)* Et s'il était de la police secrète ? Ou un membre du Parti ? *(Il regarde le cadavre)* Peut-être qu'il est là parce qu'ils me surveillaient déjà ? Oh mon Dieu... Peut-être que ce n'est même pas un accident ! Peut-être qu'ils m'ont poussé à le tuer ! *(Il sursaute en entendant un bruit dans les buissons)* Qui est là ?! Montrez-vous ! *(Un silence pesant)* Non... Non, ce n'est rien... Ce n'est rien... *(Il reprend sa tâche en inviquant la vierge)* Santa Virgen... Protégez-moi... Ne laissez pas ces chiens me trouver... *(Un autre bruit, plus proche cette fois)* Ils arrivent... Oh mon Dieu, ils arrivent ! *(Il reste figé, puis Il se lève d'un bond)* Dios mío... Je suis foutu. Foutu ! À l'instant où ils me verront... J'espère au moins qu'ils auront la décence de ne pas me faire chanter l'hymne avant de tirer.

(Il reste un moment immobile, puis il se remet à creuser) Álvaro, enterre-le... Efface les traces... Ils n'ont pas besoin de savoir. Personne n'a besoin de savoir...*(Le bruit dans les buissons recommence)* Ils sont là... Ils sont là ... *(Il se redresse)* Si je cours... Ils me tireront dans le dos. Si je reste... Ils me feront avouer... même ce que je n'ai pas fait ! *(Il ferme les yeux)* Tire le rideau, Álvaro... C'est la fin du spectacle...

Un long silence. Puis une silhouette apparaît dans l'ombre.

Scène 3

Miguelito, un adolescent au visage enfantin et au regard perdu, arrive en courant, les yeux écarquillés. Il voit le corps et pousse un cri étouffé.

Miguelito : *(essoufflé, les mains sur les genoux)* Ouah... J'ai couru trop vite... On dirait que mon cœur veut sortir par ma bouche... *(Il redresse la tête et aperçoit le corps)* Oh... Y a un monsieur. *(Il penche la tête sur le côté)* Qu'est-ce qu'il fait ? *(Il s'approche à petits pas)* Monsieur ? On dort pas par terre ! C'est sale ! Maman dit que si on dort par terre, on attrape des microbes qui rentrent dans les oreilles ! *(Il s'agenouille à côté du corps et tend la main pour le secouer doucement)* Monsieur ? Faut pas rester là... Il va pleuvoir... Et après vous allez puer comme le chien de Tonton Paco... *(Il le secoue un peu plus fort)* Monsieur ? Ohé ? *(Il recule légèrement en voyant que l'homme ne réagit pas)* Il a l'air drôlement fatigué... *(Il réfléchit)* Ou alors il fait semblant, comme les parents quand il ferment les yeux à la

messe pour faire croire qu'ils prient le bon Dieu ! *(Il lui tapote la joue)* Monsieur, c'est pas drôle ! Allez, debout ! *(Il lui pince le nez)* Oh ! Je vais le dire à maman, hein ! *(Il le secoue brusquement. La tête de l'homme roule mollement sur le côté)* Ooooh... Oh non... Oh non non non non non ! C'est pas normal ça ! *(Il recule en rampant)* Pourquoi tu bouges pas ? Pourquoi tes yeux, ils sont tout ouverts ? *(Il met ses mains sur son visage)* Oh non... c'est comme... comme le pigeon dans le jardin ! *(Il regarde le corps, horrifié)* Il est cassé ?! *(Il se lève précipitamment, mais son pied bute contre le bras du mort)* AAAAAAH ! Désolé ! Désolé ! J'ai pas fait exprès ! *(Il se remet à genoux)* Peut-être qu'il faut souffler dans sa bouche, comme avec le poisson rouge... Mais maman elle a dit qu'il faut pas toucher la bouche des inconnus... *(Il le fixe un moment, puis il tente une pression sur la poitrine du défunt)* Un... deux... trois... *(Il compte sur ses doigts.)* Quatre... cinq... *(Il s'arrête)* Peut-être que je compte trop vite ? *(Il tente de lui ouvrir la bouche, puis renonce)* Oh non, s'il se réveille et qu'il me mord ? *(Il se relève d'un bond)* MAMAN ! MAMAN ! Y A UN MONSIEUR ! IL BOUGE PAS ! IL A LES YEUX TOUT FIXES ! *(Il se met à courir dans tous les sens)* Si ça se trouve, c'est une farce ! Comme quand Tonton Paco faisait semblant d'être mort pour pas faire la vaisselle ! *(Il s'arrête brusquement et se retourne)* Si c'est une blague, c'est pas drôle, hein ! *(Silence, puis il hurle)* MAMAN ! MAMAN ! Y A UN MONSIEUR MORT ! OU PAS ! MAIS JE CROIS QUE SI ! *(Voix lointaine)* MAMAAAAAN !

Álvaro : Non, non, non... Ce gamin va tout raconter. Je dois faire quelque chose. *(Il retourne vers le corps)* Il faut le cacher. Vite.

(Il reprend la pelle, creusant avec plus d'urgence. Il s'essuie le front du revers de la manche. Soudain, une voix se fait entendre)

Doña Carmen : Álvaro... Qu'est-ce que tu fais ?

(Álvaro sursaute, se retournant brusquement. Doña Carmen se tient derrière lui, immobile, les bras croisés. Álvaro reste figé, la pelle encore à la main, le souffle court.)

Álvaro : Un... accident. Je... je crois que je l'ai tué en chassant.

Doña Carmen : *(Elle s'avance lentement)* En chassant ? *(Elle baisse les yeux vers le corps)* Tu chasses le lièvre au fusil de guerre maintenant ?

Álvaro : Il... il a surgi de nulle part ! J'ai cru voir quelque chose bouger dans le sous-bois... C'était un réflexe !

Doña Carmen : Un réflexe. Bien sûr. C'est fou comme ces réflexes nous trahissent toujours au pire moment.

(Un silence pesant s'installe. Doña Carmen s'agenouille lentement près du corps. Elle prend le poignet du défunt, vérifie le pouls)

Doña Carmen : *(Calmement)* Il est froid. Depuis un moment.

Álvaro : Alors... alors peut-être que ce n'est pas moi ? Peut-être qu'il était déjà...

Doña Carmen : *(Le coupant, levant les yeux vers lui)* Peut-être. Peut-être pas. On ne va pas prendre le risque de le vérifier. *(Elle se redresse)* Écoute-moi bien. Personne ne doit savoir.

Álvaro : Mais... et s'ils le trouvent ? S'ils viennent frapper à ma porte ? La Guardia Civil... ils...

Doña Carmen : *(Elle l'interrompt)* Ils ne poseront pas de questions. Ils n'en posent jamais. Ils frapperont d'abord. Ils arrêteront ensuite. Si tu as de la chance, tu auras le temps d'expliquer.

Álvaro : Je suis foutu... Ils vont m'enfermer, Doña Carmen... ou pire !

Doña Carmen : *(Brusque)* Arrête !

(Álvaro sursaute. Doña Carmen s'approche)

Doña Carmen : On ne va pas se faire prendre. Tu n'es pas seul. Tu m'entends ? Tu n'es pas seul.

Álvaro : Pourquoi... Pourquoi tu fais ça ?

Doña Carmen : Parce que je te dois ça.

Álvaro : Me devoir quoi ?

Doña Carmen : Le silence. Celui que tu as gardé... Il y a longtemps. *(Álvaro ouvre la bouche, mais Doña Carmen le coupe d'un geste sec)* Creuse !

(Elle s'accroupit, prend une branche morte qui traîne à côté. Elle se met à creuser)

Álvaro : Tu... tu as déjà fait ça ?

Doña Carmen : Il vaut mieux ne pas savoir.

Álvaro : Tu n'as pas l'air très troublée...

Doña Carmen : Oh, Álvaro... Si tu savais tout ce que j'ai déjà enterré.

Álvaro : Qui... qui était-ce ?

Doña Carmen : Quelqu'un qui n'a pas écouté mes conseils.

(Un silence lourd s'installe)

Álvaro : Si... Si quelqu'un nous voit...

Doña Carmen : Ils ne verront rien.

Álvaro : Et si on échoue ?

Doña Carmen : On ne va pas échouer.

Álvaro : Et si c'était un malentendu ? Si je ne l'avais pas tué ? Si...

Doña Carmen : Tu crois qu'ils feront la différence ? La Guardia Civil ? Tu crois qu'ils vont analyser les détails ? Tu crois qu'ils vont examiner la trajectoire de la balle ?

Álvaro : Peut-être...

Doña Carmen : *(Brusquement)* Álvaro ! Réveille-toi !

(Elle le saisit par le col et le secoue légèrement)

Doña Carmen : Ils ne cherchent pas la vérité. Ils cherchent un coupable. Si ce n'est pas toi, ce sera quelqu'un d'autre. Ils veulent une tête sur une pique, peu importe laquelle. Alors maintenant, creuse.

(Álvaro reste figé un instant. Puis il reprend la pelle)

Álvaro : (dans un souffle) Pourquoi... pourquoi tu fais ça pour moi ?

Doña Carmen : Parce qu'on ne survit pas seul, Álvaro. Pas ici. Pas dans ce village. Les gens disparaissent. Les choses sont étouffées. Tout le monde sait, mais personne ne parle.

Álvaro : Tu crois qu'on s'en sortira ?

Doña Carmen : Non. Mais on s'en arrangera. C'est ce qu'on fait ici : on s'arrange... Álvaro ?

Álvaro : Oui ?

Doña Carmen : *(sans le regarder)* La prochaine fois... vise le lièvre.

Álvaro : Oui... mais encore faut-il que le lièvre ne porte pas une veste en cuir.

(Ils continuent à creuser)

Scène 4

Álvaro : C'est presque fait. *(Il essuie la sueur de son front et jette un dernier coup d'œil au corps)* Héctor Varga... Qui que tu sois, repose en paix.

Doña Carmen : Nous devons être prudents. Si quelqu'un découvre ce que nous avons fait...

Álvaro : Je sais... Mais que pouvons-nous faire d'autre ?

Doña Carmen : Nous devons nous assurer que personne ne soupçonne quoi que ce soit. Miguelito a peut-être vu quelque chose, mais il est jeune dans sa tête. Il ne comprendra pas.

Álvaro : Et si sa mère vient enquêter ? Lucía n'est pas du genre à laisser les choses en suspens.

Doña Carmen : Lucía a ses propres problèmes. Elle ne s'inquiétera pas d'un étranger mort. *(Elle le fixe droit dans les yeux)* Mais toi, tu dois rester calme. Ne laisse personne voir ta peur.

Álvaro : Facile à dire... *(Il passe une main dans ses cheveux)* Qu'est-ce que je vais leur dire, hein ? Si quelqu'un me demande où j'étais cette nuit ?

Doña Carmen : Tu étais chez toi. Tu dormais. Tu n'as rien entendu. Rien vu.

Álvaro : Dormir ? Après ça ?

Doña Carmen : Tu apprendras à dormir avec le poids des secrets.

Álvaro : Tu parles par expérience ?

Doña Carmen : Álvaro... *(Un silence pesant)* Oui.

Álvaro : Alors dis-moi comment on fait. Comment on oublie ça ? Comment on s'endort en sachant qu'on a enterré un homme quelques centimètres de terre ?

Doña Carmen : On ne l'oublie pas. Jamais. On apprend à vivre avec.

Álvaro : Et si quelqu'un le trouve ? Si la pluie met la terre à nu ? Si des chiens creusent ?

Doña Carmen : Il y a des choses que la terre protège. La Castille a vu couler plus de sang qu'on ne peut l'imaginer. Elle recouvre tout. Et elle se tait.

Álvaro : Tu sembles bien sûre de toi...

Doña Carmen : C'est parce que je sais de quoi je parle.

Álvaro : Ce n'est pas la première fois, hein ?

Doña Carmen : (*Calmement*) Ce n'est jamais la première fois.

Álvaro : Mon Dieu... Qu'est-ce que j'ai fait ?

Doña Carmen : Tu as fait ce qu'il fallait faire. Il t'a menacé. Il te restait deux options : tirer, ou mourir.

Álvaro : Mais je... Ce n'est pas ça...

Doña Carmen : Tu crois que ça compte ? Ce que tu voulais ou non ? Tu crois que le sang qui imbibe cette terre s'intéresse à tes intentions ?

Álvaro : Alors quoi ? Je dois simplement accepter que je suis devenu un meurtrier ?

Doña Carmen : Non. Tu acceptes que tu as survécu, voilà tout...

Álvaro : Et s'il en avait parlé à quelqu'un ? Et s'il avait dit à quelqu'un qu'il venait ici au village pour voir quelqu'un ?

Doña Carmen : Respire, voyons et arrête de ruminer ça en vain !

Álvaro : Arrêter de ruminer ? Avec ça sur la conscience ?

Doña Carmen : Álvaro ! (Elle le saisit par le bras.) Ce n'est pas le moment de flancher. Tu crois que tu es le premier à enterrer un secret dans cette terre ? Tu crois que tu es le premier à avoir du sang sur les mains dans ce village ?

Álvaro : Tu parles comme si c'était... normal.

Doña Carmen : Parce que ça l'est. Ici, la loi, c'est celle du silence. Les morts ne parlent pas. Les vivants non plus.

Álvaro : Mais... mais Miguelito...

Doña Carmen : Il est simple d'esprit. Il ne sait pas faire la différence entre un homme endormi et un homme mort. Si quelqu'un lui pose des questions, il racontera une fable. Personne ne le prendra au sérieux.

Álvaro : Et si Lucía insiste ? Si elle vient poser des questions ?

Doña Carmen : Alors tu lui dis ce qu'elle veut entendre. Qu'Héctor Varga a pris le premier train du matin. Qu'il a laissé une note. Qu'il avait l'air pressé.

Álvaro : Tu crois qu'elle te croira ?

Doña Carmen : Pas moi. Toi. Elle te croira toi.

Álvaro : Pourquoi moi ?

Doña Carmen : Parce que tu es un homme honnête. Personne n'imaginerait qu'un homme comme toi soit capable de... ça.

Álvaro : Tu parles comme si c'était une qualité.

Doña Carmen : C'en est une. Tant que tu sais en jouer.

Álvaro : Tu crois que je vais m'en sortir ?

Doña Carmen : Oui. Si tu ne perds pas ton sang-froid.

Álvaro : Et toi ? Si jamais on nous découvre ?

Doña Carmen : On ne nous découvrira pas.

Álvaro : Et si on nous découvre ?

Doña Carmen : Alors j'endosserai la faute.

Álvaro : Quoi ?!

Doña Carmen : Si quelqu'un doit tomber, ce sera moi. Tu es trop précieux pour cette terre. Tu n'es pas comme les autres.

Álvaro : Tu dis n'importe quoi !

Doña Carmen : J'ai déjà vécu ma vie. Toi, tu as encore le temps.

Álvaro : Mais pourquoi ?

Doña Carmen : Parce que tu es le seul homme honnête de ce village.

Álvaro : Je ne suis plus si honnête que ça, Doña Carmen.

Doña Carmen : Non. Mais les autres ne le savent pas encore.

Álvaro : *(Les mains sur son visage)* Mon Dieu...

Doña Carmen : Álvaro... Écoute-moi bien. Tu vas rentrer chez toi. Tu vas te laver. Tu vas brûler tes vêtements. Tu vas t'asseoir dans ton fauteuil, boire un verre d'anis, et quand on te demandera ce que tu faisais cette nuit, tu répondras : "Je dormais."

Álvaro : Et si je me trompe ? Si j'oublie et que je commet une erreur ? Si je...

Doña Carmen : Alors tu souris. Tu dis que tu étais fatigué. Que tu ne te souviens pas. Que ça n'a pas d'importance.

Álvaro : Mais...

Doña Carmen : Álvaro ! Si tu veux survivre, tu vas devoir apprendre à mentir.

Álvaro : Et toi... tu as appris quand ?

Doña Carmen : (silence) Il y a longtemps. Trop longtemps.

Álvaro : Encore une fois, pourquoi tu fais ça pour moi ?

Doña Carmen : Parce que je te dois la vérité.

Álvaro : Quelle vérité ?

Doña Carmen : Ce n'est pas la première fois que j'aide à enterrer un homme.

Álvaro : Tu veux dire...

Doña Carmen : Laisse-moi porter ce fardeau, Álvaro. Fais-moi confiance.

Álvaro : Et après ?

Doña Carmen : Après ? On continue à vivre. Comme si de rien n'était.

Álvaro : Jusqu'à quand ?

Doña Carmen : Jusqu'à ce que le vent de Castille ait tout effacé.

Álvaro : Que Dieu ait pitié de nous tous...

Doña Carmen : Ne compte pas trop sur Dieu, Álvaro. Ici, il a cessé de nous regarder depuis longtemps.

Scène 5

Plus tard, Lucía, la mère de Miguelito, arrive sur la colline, poussée par les récits confus de son fils. Elle voit la tombe fraîchement creusée, s'approche, curieuse.

Lucía : Qu'est-ce que c'est que ça ? *(Elle se penche)* Une tombe ? Une tombe fraîchement creusée... *(Elle creuse la terre avec ses mains et se met à rire doucement)* Héctor... C'est toi, n'est-ce pas ? Tu as toujours eu le goût du drame... Même mort, il faut que tu fasses une entrée spectaculaire. Tu n'aurais pas pu simplement disparaître comme tout le monde ? Il fallait une scène, une énigme, une fin en suspens... Tout toi. Toujours en quête de mystère, d'une réponse, d'un sens. *(Elle fixe la tombe et se met à marcher lentement autour)* Tu parlais souvent de ce moment,

tu te souviens ? De la fin. Tu disais que tout finirait par se rassembler, que les fils épars de ta vie formeraient enfin un motif... Mais quel motif, Héctor ? Quelle réponse as-tu trouvée ? *(Elle s'arrête)* Peut-être que tu n'en as jamais trouvé. Peut-être que tu t'es simplement fatigué de chercher. *(Elle s'agenouille devant la tombe, la main posée sur la terre)* Et surtout... surtout, est-ce que tu crois que ça efface tout le reste ? Tu crois que cette tombe te blanchit de ce que tu as fait ? De ce que tu as été ? Tu crois que le fait d'être mort va t'absoudre ? Moi, je n'oublie pas. J'ai encore dans le creux des os le bruit de tes cris. J'ai encore sur la peau le poids de tes mains. *(Elle ferme les yeux)* Ce goût métallique dans ma bouche après tes colères... Ça non plus, ça ne s'efface pas. *(Toujours agenouillée, elle frappe la terre du poing)* Tu étais un monstre, Héctor ! Un monstre qui savait sourire juste assez pour faire illusion. Un homme qui charmait le monde pendant la journée, mais qui, la nuit, devenait... *(Elle baisse la tête)* Ce que j'aimerais oublier. Mais je ne peux pas. Tu as laissé des cicatrices, Héctor. Partout. Dans mon corps. Dans ma tête. Dans le cœur de Miguelito. *(Elle relève lentement)* Et puis tu t'es tiré. Comme un lâche. Un matin, tu n'étais plus là. Pas un mot. Pas une explication. Juste du vide. Et tu crois que cette tombe est une réponse ? Que la mort te rachète ? *(Elle rit)* Si tu crois ça, Héctor, alors tu étais encore plus stupide que je le pensais. Tu m'as laissée ramasser les morceaux, à moi. Tu m'as laissée expliquer à Miguelito pourquoi son père était parti. Pourquoi il ne reviendrait pas. *(Elle se redresse lentement)* Tu as enfin trouvé ce que tu cherchais... Ou peut-être que c'est ça, le plus grand mystère : ne jamais vraiment savoir si tu as trouvé quelque chose. *(Elle recule d'un pas, jette un dernier regard à la tombe)* Mais tu sais quoi ? J'espère que tu ne l'as pas trouvé. J'espère que tu resteras là-dessous, à chercher encore. Parce que moi, j'ai arrêté de chercher.

Elle tourne les talons et s'en va. Elle ne se retourne pas.

Acte II

Scène 1

Lucía entre chez elle, encore secouée par ce qu'elle vient de voir. Pablo, assis à une table, esquisse des dessins dans un carnet. Il lève les yeux en l'entendant entrer.

Pablo : Lucía, tu as l'air d'avoir vu un fantôme.

Lucía : Pire que ça, Pablo. J'ai vu Héctor.

Pablo : Héctor ? Ton mari ?

Lucía : Mon ex-mari. Celui qui m'a quittée il y a des années sans un mot d'explication. Et maintenant, le voilà, mort, étendu dans l'herbe. C'est presque drôle, tu ne trouves pas ?

Pablo : Drôle ? Peut-être. Mais aussi un peu triste. Pourquoi est-il revenu ici, tu crois ?

Lucía : *(Elle hausse les épaules)* Est-ce que je sais ? Peut-être qu'il a enfin réalisé qu'il avait fait une erreur en partant. Ou peut-être qu'il cherchait quelque chose. Mais peu importe maintenant, on s'en fout ! Il est mort...

Pablo : *(Il la regarde attentivement)* Et toi ? Comment te sens-tu ?

Lucía : Libre. Pour la première fois depuis longtemps, je me sens vraiment libre.

Pablo : Alors, célébrons cette liberté. Un verre de vin ?

Lucía : Pourquoi pas ? Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'on trouve son ex-mari mort sur une colline.

Ils rient ensemble, un rire nerveux.

Pablo : Rouge ou blanc ?

Lucía : Rouge. Toujours rouge. Le blanc, c'est pour les repas entre bourgeois vendus de Madrid.

Pablo : Rouge, alors. *(Il sort une bouteille et deux verres)* Ça date d'avant la guerre. Il a eu le temps de vieillir.

Lucía : Comme nous.

Pablo : Peut-être. Mais toi, tu n'as pas pris une ride.

Lucía : *(Elle rit)* Arrête tes bêtises. Tu sais très bien que j'ai vieilli. Héctor, lui, est resté figé dans le temps. Le Héctor que j'ai vu ce matin ressemblait presque au même homme que celui qui m'a quittée.

Pablo : Sauf qu'il était mort.

Lucía : Oui. Ça change tout, n'est-ce pas ?

Pablo : Pas nécessairement. Certaines personnes sont mortes depuis bien longtemps, même en respirant encore.

Lucía : Héctor n'a jamais vraiment vécu. Il survivait. Toujours à la recherche de quelque chose, mais incapable de dire quoi. Peut-être qu'il a fini par le trouver.

Pablo : Ou peut-être qu'il a juste cessé de chercher.

Lucía : Peut-être.

Pablo : Alors, à ta liberté retrouvée.

Lucía : À la liberté... et à l'ironie du sort.

Ils trinquent et boivent en silence.

Pablo : Tu veux en parler ?

Lucía : Il n'y a rien à dire. Il est parti il y a des années. Il m'a laissée avec un mot griffonné sur la table de la cuisine et quelques malheureuses pesetas dans une enveloppe. J'aurais préféré qu'il parte sans rien laisser.

Pablo : Quelques pesetas quelle générosité !

Lucía : C'était le prix d'un divorce rapide. Héctor était un lâche. Il n'a même pas eu le courage de me dire en face qu'il en avait marre de moi.

Pablo : Peut-être qu'il pensait te protéger.

Lucía : De quoi ? De lui-même ? Si c'était ça, il n'a fait qu'empirer les choses. Tu sais ce qui est le pire ? Je n'ai même pas pleuré quand il est parti. J'étais... soulagée. Comme si une partie de moi savait déjà que c'était la fin.

Pablo : Et maintenant qu'il est mort ?

Lucía : Maintenant, je me rends compte que j'ai fait mon deuil il y a longtemps. Il y a des années, quand j'ai trouvé cette foutue enveloppe sur la table.

Pablo : Alors pourquoi cette agitation ?

Lucía : Parce que le passé a une manière étrange de revenir te mordre la nuque, Pablo. Quand j'ai vu son visage... Son visage figé dans la mort... J'ai ressenti...

Pablo : De la peur ?

Lucía : Non. De la colère.

Pablo : Pourquoi ?

Lucía : Parce qu'il m'a laissée tomber. Parce qu'il est mort sans me donner la moindre explication. Parce qu'il s'en est allé avec son secret. Et maintenant, je reste avec les questions.

Pablo : Des questions que tu n'auras jamais de réponses.

Lucía : Exactement.

Pablo : Ce n'est pas juste.

Lucía : La vie n'est pas juste, Pablo. Si elle l'était, Héctor serait en train de purger une peine de prison pour tout le mal qu'il m'a fait, au lieu d'être enterré quelque part dans cette maudite terre.

Pablo : Qui l'a trouvé ?

Lucía : Miguelito. Il se promenait dans le champ avec son cerf-volant. Il a vu une forme dans l'herbe. Il a pensé que c'était un épouvantail.

Pablo : Il a dû avoir une sacrée frayeur.

Lucía : Il est resté là, à le regarder, jusqu'à ce qu'Alvaro arrive.

Pablo : Alvaro ?

Lucía : Oui. Il était bizarre. Nerveux. Comme s'il savait déjà ce qu'il allait trouver.

Pablo : Tu crois qu'il est impliqué ?

Lucía : Je ne sais pas. Mais Alvaro n'a jamais été clair. Il y a toujours eu quelque chose d'opaque chez lui.

Pablo : Et Doña Carmen ?

Lucía : Elle était là aussi. Impassible, comme toujours. Elle m'a regardée droit dans les yeux et m'a dit que tout allait bien. Comme si elle savait déjà que ce serait lui.

Pablo : Peut-être qu'elle le savait.

Lucía : Peut-être.

Pablo : Et toi ? Tu veux savoir ce qui lui est arrivé ?

Lucía : Oui. Mais je ne suis pas certaine d'être prête à entendre la réponse.

Pablo : Tu penses qu'on lui a fait du mal ?

Lucía : Ce n'était pas un accident, Pablo. Il n'avait rien à faire là, dans ce champ. Quelqu'un l'a mis là, c'est certain...

Pablo : Tu ne vas tout de même pas aller voir la Guardia ?!

Lucía : Tu es fou ? Et de toute façon, je leur dirais quoi ? Que mon ex-mari, qui a disparu depuis huit ans, vient de réapparaître mort au milieu d'un

champ ? Que Miguelito l'a trouvé en jouant avec son cerf-volant ? Ils vont penser que je cache quelque chose.

Pablo : Ils penseront que tu es coupable.

Lucía : C'est ça qui m'effraie le plus.

Pablo : Quelqu'un sait que tu l'as vu ?

Lucía : Doña Carmen et Alvaro. Et Miguelito bien sûr...

Pablo : Alors fais attention. Si quelqu'un veut enterrer cette histoire, ils pourraient commencer par toi.

Lucía : Tu crois qu'on me ferait du mal ?

Pablo : Je crois qu'Héctor est mort parce qu'il est revenu chercher quelque chose. Si cette chose vaut la vie d'un homme, elle vaut peut-être celle d'une femme aussi.

Lucía : Tu resteras avec moi, n'est-ce pas ?

Pablo : Jusqu'à la fin.

Lucía : Tu sais que je ne peux pas faire ça seule.

Pablo : Je sais. Et je ne te laisserai pas seule.

Lucía : Merci, Pablo.

Pablo : Alors, buvons à la liberté, à la vérité... et à la survie.

Lucía : À la survie.

Ils boivent à nouveau, cette fois sans rire. Un silence pesant s'installe.

Pablo : Lucía... Si quelqu'un vient frapper à ta porte ce soir... Ne réponds pas.

Lucía : Tu crois qu'on va venir me chercher ?

Pablo : Je crois que la partie ne fait que commencer.

Scène 2

Le médecin, un vieil homme aux cheveux en bataille, entre en scène, un carnet à la main. Il parle tout en marchant, absorbé dans ses pensées sans remarquer le cadavre.

Le médecin : Voyons, voyons... Fièvre persistante, pouls irrégulier... Hm, peut-être un cas de fièvre typhoïde. Ou bien une simple grippe, mais avec ces tremblements... (*Il gratte son menton*) Ah, il faudrait que je note ça... (*Il ouvre son carnet, griffonne quelque chose*) Et puis cette toux... sèche ? Grasse ? Ah ! Peut-être un début de pneumonie... Ou une bronchite chronique ? Bon sang, où ai-je mis mes lunettes ? (*Il farfouille dans ses poches, lève les yeux brièvement, trébuche sur le cadavre sans le voir*) Hm ? Qu'est-ce que c'était ? Ah rien, sûrement une racine... Oh ! Et si c'était le choléra ? Non, trop sec. Mais alors, une encéphalite ? Hmm... (*Il trébuche de nouveau sur le cadavre et lève les yeux vers le ciel*) Ah, ces cailloux ! Ils devraient les retirer du chemin, c'est un vrai nid à entorses ! (*Il repart en lisant son carnet*) Ah oui, note : vérifier la composition du sirop de coquelicot, peut-être trop de sucre... ou pas assez ?

Il disparaît en marmonnant toujours. Apparaît, alors un vagabond, vêtu de haillons qui sort lentement des buissons. Il s'approche du cadavre avec une curiosité prudente.

Le vagabond : (*se penche sur le cadavre*) Eh bien, mon vieux... On dirait que tu as eu une mauvaise journée. (*Il examine les mains du cadavre*) Pas de bague... pas de montre... T'es du genre modeste, hein ? Ou alors, t'avais déjà été dépouillé avant d'arriver là. (*Il jette un œil à ses pieds*) Oh... mais regarde-moi ça... De belles bottes en cuir. Pas trop usées, bien solides... du vrai travail de cordonnier ! (*Il siffle*) T'as du goût, toi ! (*Il s'accroupit et commence à lui enlever les bottes*) Je crois pas que t'en auras encore besoin, hein ? Enfin... si jamais tu te relèves, tu viens me chercher, d'accord ? Ha ! Non, toi, t'es parti pour le grand voyage, et crois-moi, là-bas, on marche pieds nus... ou en sandales d'anges, tout au plus. (*Il enfle une botte*) Oh, bonne pioche ! Mais c'est ma pointure ! C'est presque un signe du destin, non ? (*Il met la deuxième*) Parfait ! Ça fait longtemps que mes pieds n'avaient pas connu autant de confort... (*Il regarde le cadavre*) T'as pas un manteau par hasard ? Non ? Bon, tant pis. (*Il tapote le torse du cadavre*) T'inquiète, je prendrai soin de tes bottes, vieux frère. (*Il se relève, fait quelques pas*) Eh, mais elles sont vraiment confortables ! (*Il s'éloigne en sifflotant.*) Merci l'ami ! Tu vois, même la mort, peut rendre service...

Il disparaît dans les buissons.

Scène 3

Pablo est assis sur un rocher, son carnet de croquis à la main, dessine le cadavre. Don Ramón, le capitaine de la Guardia Civil, s'avance d'un pas décidé.]

Don Ramón : Que fais-tu ici, Pablo ? Et qu'est-ce que c'est que ce dessin ?

Pablo : *(sans lever les yeux)* Un croquis, Don Ramón. Rien de plus. La mort a une certaine beauté, tu ne trouves pas ?

Don Ramón : La beauté de la mort ? Tu dérailles, Pablo. *(Il se penche pour regarder le dessin)* Et ce cadavre sur ton dessin... Qui est-ce ?

Pablo : *(hausse les épaules avec désinvolture)* Un inconnu. Je ne l'ai jamais vu de ma vie. Je n'ai pas besoin de modèle, tu sais.

Don Ramón : *(se rapprochant)* Ah oui ? Tu as une imagination sacrément réaliste, alors. Ce type a l'air... drôlement mort pour un inconnu.

Pablo : C'est le propre de l'artiste : rendre vivant ce qui est mort.

Don Ramón : *(se fige)* Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Pablo : Oh, rien, Don Ramón. Tu es trop rationnel, c'est ton problème. Les artistes perçoivent les choses différemment. Toi, tu vois un cadavre. Moi, je vois une composition. Le jeu d'ombres, le contraste des lignes... Une symphonie graphique, en quelque sorte.

Don Ramón : Si symphonie il y a, elle sent le cadavre.

Pablo : *(rit doucement)* Allons, Don Ramón, ne sois pas si dramatique.

Don Ramón : *(élevant la voix)* Dramatique ?! Je suis le capitaine de la Guardia Civil ! Si quelqu'un est mort ici, je dois le savoir !

Pablo : *(prenant un air faussement vexé)* Oh, vraiment ? Parce que, tu vois, moi, j'étais plutôt tranquille en train de dessiner quand tu es arrivé. Si quelqu'un est mort, ça ne peut pas être de ma faute... À moins que je sois coupable d'avoir trop de talent ?

Don Ramón : *(claque de la langue)* Ne joue pas au plus malin avec moi, Pablo. Si ce dessin représente une personne réelle, et si cette personne est morte...

Pablo : *(le coupe)* Alors tu serais obligé d'enquêter, n'est-ce pas ? Quelle corvée...

Don Ramón : Ce n'est pas une corvée, c'est mon devoir. Et si je découvrais un cadavre dans ce champ... tu serais le premier suspect.

Pablo : (*sourire malicieux*) Oh, Don Ramón... Tu crois que je suis assez bête pour dessiner ma victime ? Ce serait...(*un temps*)... tellement banal.

Don Ramón : Ou incroyablement audacieux.

Pablo : Et qui peut dire ce qui est le plus séduisant, hein ?

Don Ramón : (*En colère*) Pablo...

Pablo : Allons, Don Ramón. Ce n'est qu'un dessin. Tu crois vraiment qu'un meurtrier se donnerait la peine de dessiner son crime ? Franchement, tu regardes trop de films policiers.

Don Ramón : C'est toi qui parles d'art et de crime dans la même phrase, pas moi.

Pablo : L'art et le crime sont deux formes d'expression, Don Ramón. Tous deux demandent du talent, de l'audace... et une parfaite maîtrise du geste.

Don Ramón : Si je trouve le moindre indice que ce cadavre existe ailleurs que dans ton carnet, je te mets aux arrêts sur-le-champ.

Pablo : (*rit*) Je suis flatté que tu me prennes pour un criminel aussi ingénieux.

Don Ramón : Tu n'es pas flatté, Pablo. Tu joues la comédie.

Pablo : Peut-être. Mais si c'est le cas, j'espère que tu apprécies le spectacle.

Don Ramón : Ce dessin... montre des détails troublants. (*il le désigne du doigt*) Les blessures sur le torse... Cette entaille nette au niveau du cou... Comment peux-tu savoir ça si tu n'as jamais vu ce corps ?

Pablo : L'intuition artistique, Don Ramón. Certains peignent des pommes, moi, je peins des cadavres. Chacun son domaine.

Don Ramón : (*grogne*) Tu crois que tu es malin, hein ? Mais si ce cadavre existe... J'en suis certain !

Pablo : Il existe dans mon esprit. C'est tout ce qui compte pour un artiste.

Don Ramón : Mais s'il existait dans le réel ?

Pablo : Alors ce serait une coïncidence troublante, je suppose.

Don Ramón : Une coïncidence qui pourrait t'envoyer en prison.

Pablo : Tu es bien sombre, Don Ramón. Mais, dis-moi... si tu découvrais un cadavre, là, tout de suite, qu'est-ce que tu ferais ?

Don Ramón : Je mettrais le village en état de siège. J'interrogerais chaque habitant. Je retournerais chaque pierre. Et je commencerais par toi.

Pablo : (souponne) Ah... Voilà qui n'est pas très inspirant.

Don Ramón : Ce qui n'est pas inspirant, Pablo, c'est d'avoir un suspect qui ne prend rien au sérieux.

Pablo : Et si... *(il se penche vers Don Ramón)* ... je te disais que le cadavre est juste là ?

Don Ramón : Où ?

Pablo : (montrant son carnet) Ici, sur le papier. Nulle part ailleurs.

Don Ramón : Ne joue pas avec moi ! Si tu sais quelque chose...

Pablo : Je sais beaucoup de choses, Don Ramón. Mais toi... qu'est-ce que tu sais ?

Don Ramón : Si je découvre qu'il y a un cadavre, et que tu es mêlé à cette affaire... tu finiras au cachot.

Pablo : C'est une perspective terriblement romantique.

Don Ramón : Tu trouves ça drôle ?

Pablo : Oh non, Don Ramón. L'humour est dans le contraste. Le sérieux du capitaine face au détachement de l'artiste... Tu ne trouves pas ça sublime ?

Don Ramón : *(le saisit par le col)* Tu te crois malin ?

Pablo : *(calme)* C'est toi qui cherches des indices là où il n'y en a pas. Si tu crois que ce dessin est la preuve d'un crime, arrête-moi.

Don Ramón : Je t'ai à l'œil, Pablo. Si ce cadavre existe...

Pablo : Tu seras le premier informé.

Don Ramón : Je n'en doute pas.

Pablo : *(lâchant un léger soupir)* Bon... puis-je reprendre mon œuvre, maintenant que le danger est écarté ?

Don Ramón : *(fixant Pablo)* Pour l'instant. Mais si j'entends parler d'un corps...

Pablo : Tu seras le premier prévenu, Don Ramón, je n'en doute pas.

Don Ramón : J'espère que tu plaisantes.

Pablo : Moi aussi.

[Don Ramón recule lentement avant de s'éloigner à grands pas. Pablo le suit du regard]

Scène 4

Doña Carmen a invité Álvaro chez elle pour un verre de vin. Ils sont assis à une table.

Doña Carmen : Álvaro, tu dois arrêter de te faire du souci. Tu n'as pas tué cet homme.

Álvaro : *(Il regarde son verre)* Comment peux-tu en être sûre ? J'ai tiré, et il est mort. C'est simple.

Doña Carmen : *(Elle pose sa main sur la sienne)* Pas si simple. Cet homme, Héctor, est entré chez moi en courant, hurlant comme un fou. J'ai paniqué, et... *(Elle hésite)* Je l'ai frappé avec mon sabot. Celui avec le bout en métal.

Álvaro : Tu l'as frappé ? Et tu penses que c'est toi qui l'as tué ?

Doña Carmen : *(Elle hoche la tête)* Peut-être. Ou peut-être qu'il est mort d'autre chose. Mais une chose est sûre, ce n'est pas toi.

Álvaro : *(Il la serre contre lui)* Ça ne change rien. Nous avons tous les deux quelque chose à cacher maintenant.

Doña Carmen : *(Le visage enfoui dans son épaule)* Nous ferons face à ça ensemble, Álvaro. Personne ne doit savoir.

Álvaro : *(Il boit une gorgée de vin)* Mais s'ils viennent frapper à ta porte ? S'ils posent des questions ?

Doña Carmen : Ils ne viendront pas. Il faut que tu te calmes. Personne ne sait ce qui s'est passé.

Álvaro : Personne ? *(Il rit, un rire amer)* Les murs ont des oreilles, Doña Carmen. Ce village est une cage. Une cage étroite où tout le monde s'observe, se juge, se dénonce. Quelqu'un a entendu le coup de feu. C'est certain.

Doña Carmen : *(elle lui serre la main)* Alors il faudra qu'ils croient une autre histoire. Une version plus simple. Héctor était un homme instable. Tout le monde le savait. Qui croira qu'il n'a pas mis fin à ses jours lui-même ?

Álvaro : Tu crois vraiment qu'ils vont avaler ça ? La Guardia Civil n'est pas composée de simples d'esprit, Carmen.

Doña Carmen : Peut-être pas. Mais ils ont envie d'y croire. C'est plus facile que d'affronter la vérité.

Álvaro : Mais s'il y a une autopsie ? Si le médecin découvre qu'il a une blessure par balle et une plaie à la tête ?

Doña Carmen : *(elle boit une gorgée de vin)* Alors il faudra une autre version. Peut-être qu'il s'est tiré dessus après s'être cogné la tête. Ou peut-être qu'il s'est battu avec quelqu'un d'autre avant de revenir ici. Il avait beaucoup d'ennemis.

Álvaro : Des ennemis, peut-être... Mais s'il avait parlé ? S'il avait dit à quelqu'un qu'il venait ici ? Qu'il venait te voir ?

Doña Carmen : Ce n'est pas impossible.

Álvaro : Et s'il savait quelque chose sur nous ? Sur toi et moi ?

Doña Carmen : Il ne sait plus rien maintenant.

Álvaro : *(il se lève brusquement)* Ce n'est pas un jeu, Carmen !

Doña Carmen : *(calmement)* Je le sais.

Álvaro : Si la Guardia Civil remonte jusqu'à toi, ils vont te cuisiner pendant des heures. Tu es prête à ça ?

Doña Carmen : *(elle le fixe)* S'ils viennent, je nierai. Jusqu'à la fin.

Álvaro : *(il passe la main dans ses cheveux)* Tu ne comprends pas. Ils savent comment faire craquer les gens. Ils te tiendront enfermée dans une pièce jusqu'à ce que tu t'effondres. Ils te retourneront, Carmen.

Doña Carmen : Ils n'obtiendront rien.

Álvaro : Tu es trop sûre de toi.

Doña Carmen : Et toi, tu es trop nerveux. Bois. *(Elle lui tend son verre)*

Álvaro : Tu crois que l'alcool va effacer ce qu'on a fait ?

Doña Carmen : Peut-être pas. Mais ça aidera à dormir.

Álvaro : Dormir ? Tu crois vraiment que je vais pouvoir dormir cette nuit ?

Doña Carmen : Si tu bois suffisamment, peut-être.

Álvaro : Comment peux-tu être si calme ?

Doña Carmen : Parce que la panique ne sert à rien. Tu devrais le savoir.

Álvaro : (*il pose le verre violemment sur la table*) Tu crois que je n'ai jamais eu à me défendre ? Que je n'ai jamais eu à mentir ? Tu crois que je n'ai jamais caché de corps avant ce soir ?

Doña Carmen : (*elle le regarde droit dans les yeux*) Alors tu sais comment faire.

Álvaro : (*Il la fixe*) Tu es glaciale.

Doña Carmen : Non. Réaliste.

Álvaro : Tu as tout prévu, n'est-ce pas ? Même ça ?

Doña Carmen : (*elle sourit*) Disons que je connais les hommes. Et leurs failles.

Álvaro : Et moi, suis-je une de ces failles ?

Doña Carmen : (*elle frôle sa joue du bout des doigts*) Tu es la seule chose que je ne contrôle pas.

Álvaro : (*il ferme les yeux*) Si quelqu'un découvre le corps...

Doña Carmen : Alors nous aurons un problème.

Álvaro : (*il se passe la main sur le visage*) Il faut le déplacer.

Doña Carmen : Peut-être.

Álvaro : Peut-être ? Il n'y a pas de "peut-être" ! Si on le laisse là-bas, ils remonteront jusqu'à nous si Miguelito vient à être interrogé par la Guardia !

Doña Carmen : Où donc veux-tu le déplacer... où ? Tu veux le jeter dans le fleuve ?

Álvaro : Il faut pourtant faire quelque chose.

Doña Carmen : On fera quelque chose. Mais pas ce soir. Ce soir, nous buvons.

Álvaro : Carmen...

Doña Carmen : Bois, Álvaro. Bois et laisse-moi réfléchir.

Álvaro : (*il boit d'un trait*) Je vais le faire.

Doña Carmen : Faire quoi ?

Álvaro : Le corps. Je vais le porter jusqu'au vieux puits, au fond du ravin.

Doña Carmen : C'est une idée stupide.

Álvaro : Peut-être. Mais il faut qu'il disparaisse.

Doña Carmen : Pas ce soir. Ce soir, il faut rester immobile. Attendre. Regarder comment les autres réagissent. Écouter ce qui se dit au village.

Álvaro : Tu crois qu'ils ne sauront rien ?

Doña Carmen : Il y a toujours des murmures. Mais les murmures ne sont pas des preuves.

Álvaro : *(il pose la tête dans ses mains)* Carmen... Si je vais en prison...

Doña Carmen : Tu n'iras pas en prison.

Álvaro : Tu n'en sais rien.

Doña Carmen : Si. Parce que si ça arrive, je parlerai.

Álvaro : Tu... parlerais ?

Doña Carmen : Oui. Pour dire que c'était moi. Que c'était de la légitime défense. Que tu n'y es pour rien.

Álvaro : Tu ne ferais pas ça.

Doña Carmen : Je le ferais.

Álvaro : Carmen...

Doña Carmen : Ne me remercie pas. Bois.

Álvaro : *(il boit)* Carmen... si nous nous en sortons...

Doña Carmen : Si nous nous en sortons ?

Álvaro : On partira d'ici. Loin. Ensemble.

Doña Carmen : Oui. Ensemble.

Álvaro : *(il lui prend la main)* Promets-moi.

Doña Carmen : Je te le promets.

Álvaro : *(fermant les yeux)* Alors ce n'est pas encore terminé.

Doña Carmen : Non. Pas encore.

Scène 5

De retour chez elle, Lucía, un peu ivre, se confie à Pablo.

Lucía : Tu sais, Pablo, je crois que c'est moi qui l'ai tué.

Pablo : *(Il la regarde, surpris)* Toi ? Et comment ça ?

Lucía : *(Elle rit)* Il est venu chez moi, hier soir. Il voulait me parler, mais j'étais en colère. Je l'ai frappé avec une poêle à frire. En plein visage et un peu partout ailleurs...

Pablo : *(Il rit à son tour)* Une poêle à frire ? Tu es une femme pleine de surprises, Lucía.

Lucía : Et toi, Pablo, tu es un homme plein de mystère. Pourquoi es-tu si gentil avec moi ?

Pablo : *(Il s'approche d'elle)* Parce que je vois en toi une femme forte, Lucía. Une femme qui mérite d'être aimée.

Lucía : *(gênée)* Tu es fou, Pablo.

Pablo : *(Il la prend dans ses bras)* Peut-être. Mais c'est un fou qui t'aime.

Lucía : *(Elle s'écarte doucement)* Tu ne comprends pas, Pablo. Ce n'est pas un jeu. Ce n'est pas une plaisanterie. Je parle d'un meurtre. J'ai tué cet homme.

Pablo : Tu es sûre ?

Lucía : Sûre ? Comment pourrais-je en être sûre ? Je me rappelle juste la colère, de son visage, de sa main sur mon bras. Il me retenait, il me criait dessus... J'ai attrapé la poêle, et j'ai frappé. Il est tombé. J'ai entendu le bruit sourd de son crâne sur le carrelage. Et après... après, il y avait du sang. Partout.

Pablo : Du sang ?

Lucía : Oui. Rouge, épais, collant. Sur mes mains, sur le sol, sur mes vêtements. J'ai cru qu'il était mort. J'ai paniqué. J'ai couru.

Pablo : Et ensuite ?

Lucía : Ensuite... Je ne sais plus. Je me suis réveillée ce matin avec un goût de métal dans la bouche et une migraine à me fendre le crâne. Mais le pire,

c'est que j'ai vu la poêle. Posée dans l'évier. Lavée. Impeccable. Comme si rien ne s'était passé.

Pablo : Tu l'as lavée ?

Lucía : Non ! C'est bien ça, le problème ! Je n'ai aucun souvenir de l'avoir nettoyée. Alors... qui l'a fait ?

Pablo : Peut-être... peut-être qu'il n'est pas mort. Peut-être qu'il s'est relevé et qu'il est parti.

Lucía : Ou peut-être que quelqu'un est entré. Peut-être que quelqu'un a vu ce que j'ai fait. Peut-être qu'on cherche à me faire porter le chapeau.

Pablo : (*Il s'approche d'elle*) Lucía, est-ce que quelqu'un d'autre aurait pu entrer chez toi cette nuit ?

Lucía : (*Elle réfléchit*) La porte était verrouillée. La clé était dans ma poche. Mais...

Pablo : Mais ?

Lucía : La fenêtre de la cuisine. Elle était ouverte ce matin. Je suis certaine de l'avoir fermée.

Pablo : Quelqu'un a pu entrer par la fenêtre.

Lucía : Ou sortir.

Pablo : (*Il pose ses mains sur ses épaules*) Écoute-moi bien, Lucía. Si tu l'as frappé, c'était de la légitime défense. Il t'agressait, non ?

Lucía : (*elle baisse les yeux*) Oui. Il était furieux. Il criait que j'étais une menteuse, une manipulatrice. Il disait que je l'avais trahi.

Pablo : Et pourquoi disait-il ça ?

Lucía : Parce que... (*Elle s'arrête*) Non.

Pablo : Lucía, dis-moi la vérité.

Lucía : Parce que je lui avais volé de l'argent.

Pablo : Quoi ?

Lucía : Oui. Il m'avait confié une somme importante pour conclure une affaire. Une affaire douteuse. Il savait que j'étais au courant de tout. Et il savait que je n'étais pas d'accord avec ce qu'il faisait. Alors j'ai pris l'argent. Pour le forcer à arrêter.

Pablo : Et il l'a découvert.

Lucía : Oui. Il est venu chez moi pour me le reprendre. Il m'a attrapée par le bras. Il m'a insultée. Et là... là, j'ai frappé.

Pablo : Mon Dieu...

Lucía : Tu comprends maintenant ? Ce n'était pas de la légitime défense. Je l'ai frappé parce que j'étais en colère. Parce que je craignais qu'il reprenne cet argent et qu'il continue à faire des affaires louches.

Pablo : Qu'est-ce que tu as fait de l'argent ?

Lucía : Je l'ai caché. Dans le double fond de la commode.

Pablo : Il faut le rendre.

Lucía : Quoi ?

Pablo : Il faut le rendre. Si quelqu'un sait que tu as cet argent, tu es en danger.

Lucía : Pablo, tu ne comprends pas. Si je rends cet argent, on saura que je l'ai pris. Et on saura que j'étais là quand... quand il est mort.

Pablo : Si tu ne le rends pas, quelqu'un d'autre viendra le chercher.

Lucía : Tu crois que c'est pour ça que la fenêtre était ouverte ?

Pablo : (*Il acquiesce*) Quelqu'un est entré. Quelqu'un cherchait cet argent.

Lucía : Alors... alors ce n'est pas moi qui l'ai tué ?

Pablo : Peut-être qu'il n'était pas vraiment mort après tu l'aies frappé. Et peut-être que quelqu'un est entré après.

Lucía : Si quelqu'un d'autre savait pour cette histoire d'argent... et qu'il a pénétré chez moi... alors pourquoi n'est-il pas venu me réclamer l'argent ?

Pablo : Je n'en sais rien moi... peut-être parce que celui qui l'a frappé après toi l'a réduit au silence... définitivement.

Lucía : C'est un cauchemar.

Pablo : Écoute-moi. Tu vas rester ici, ce soir. Tu ne vas parler à personne. Tu ne vas ouvrir à personne. Je vais m'occuper de ça.

Lucía : T'occuper de quoi ?

Pablo : De la vérité.

Lucía : Pablo... si quelqu'un découvre que j'ai pris cet argent...

Pablo : Personne ne le découvrira.

Lucía : Mais si on trouve son corps ?

Pablo : Alors on dira que c'était un accident.

Lucía : Et si ce n'était pas un accident ?

Pablo : Alors on trouvera un coupable...

Lucía : *(elle le fixe)* Qui ?

Pablo : Le gars qui voulait récupérer son argent par exemple... En tout cas, pas toi !

Lucía : Tu ferais ça pour moi ?

Pablo : Je t'ai dit que j'étais fou.

Lucía : Pablo...

Pablo : Lucía, je vais te protéger. Quoi qu'il arrive.

Lucía : Tu ne me laisseras pas tomber ?

Pablo : Jamais.

Lucía : *(Elle le serre contre elle)* Si tu savais comme j'ai peur...

Pablo : Moi aussi. Mais ensemble, on est plus forts.

Lucía : Tu crois vraiment qu'on va s'en sortir ?

Pablo : On peut essayer...

Acte III

Scène 1

La maison de Lucía. Álvaro, Doña Carmen, Lucía et Pablo sont réunis dans la cuisine. Le corps d'Héctor, enveloppé dans une couverture, est posé sur une chaise renversée. L'atmosphère est lourde, presque irrespirable.

Álvaro : (*Il a les mains crispées sur son béret*) Bon... Il faut qu'on prenne une décision. On ne peut pas le laisser là éternellement.

Doña Carmen : Merci, capitaine. Quelle lucidité ! Je suppose que vous proposez de le renvoyer à Madrid par la poste ? Peut-être avec un mot doux : *Merci pour ces années de silence, cordialement.*

Lucía : (*Assise sur le rebord de la table*) Oh, s'il finit par arriver à Madrid, il sera sans doute mieux traité que de son vivant... Au moins, il voyagera en première classe.

Pablo : (*Appuyé contre le mur, les bras croisés*) Il faudrait déjà s'assurer qu'il ne commence pas à... sentir.

Álvaro : Merci pour ce détail charmant, Pablo. Toujours un plaisir de t'entendre sublimer le réel.

Lucía : (*Désinvolte*) Oh, il a survécu à des années à m'ignorer, il peut bien supporter quelques jours de négligence post-mortem. Il a connu pire, croyez-moi.

Doña Carmen : (*Exaspérée, elle lève une main impérieuse*) Arrêtez ces sottises. Il faut agir. Et vite. Si Don Ramón apprend qu'un cadavre traîne dans le village, il fouillera chaque maison jusqu'aux fondations. Et je vous rappelle que le caveau familial est plein.

Pablo : Pourquoi ne pas le faire disparaître une bonne fois pour toutes ?

Álvaro : (*Horriifié*) Pablo ! On ne va pas... le découper quand même !

Pablo : Capitaine... Vous regardez trop de films américains. Non, je pensais plutôt à une solution... plus artistique.

Doña Carmen : (*Sceptique*) Artistique ?

Pablo : Nous le transformons en œuvre d'art. Je le dissimule dans une statue, une pose tragique, genre *Pietà inversée*, et je l'expose sur la colline. Ce serait une œuvre d'art moderne : *Le Cri Silencieux de Castañar*. L'expression du tragique dans son essence brute...

Lucía : Oh, mais c'est brillant ! Avec un peu de chance, le Ministère de la Culture pourrait allouer une subvention ! Installation post-humaine, très tendance, très contemporain.

Álvaro : Vous êtes tous fous !

Doña Carmen : (*Sèche*) Et vous, vous êtes inutile. Ce qu'il nous faut, c'est du pragmatisme. Nous devons l'enterrer. Provisoirement, du moins...

Lucía : Sous le figuier, alors. Il aimait les figues ce con. Enfin... je crois.

Álvaro : Un figuier ? Vous voulez que le corps soit déterré par un sanglier en pleine nuit ? Vous imaginez le titre dans la presse locale : « Un cadavre dans le ventre d'un sanglier »

Pablo : Ce serait une belle fin, non ? Retourner à la nature, boucler la boucle... Une symbiose parfaite entre la chair et la terre.

Lucía : Ou entre la chair et le groin. Héctor finirait en pâté forestier.

Doña Carmen : Arrêtez de philosopher ! Nous l'enterrons cette nuit, au cimetière, dans une tombe anonyme. Et que personne ne parle de cette histoire.

Lucía : Comme si quelqu'un allait pleurer Héctor...

Álvaro C'est bien ça, le problème...

Un silence pesant. Ils s'observent, chacun cherchant une échappatoire dans le regard de l'autre.

Pablo : Allons-y avant que Don Ramón ne s'amène avec ses questions.

Lucía : Ou ses intuitions. Je le connais, il est du genre à flairer un cadavre sous une nappe celui-là.

Álvaro : *(Soupir)* On n'a pas le choix...

Doña Carmen : *(Tranchante)* Bien. Nous formons une chaîne. Pablo soulève la tête, Álvaro les pieds, Lucía... Tu ouvres les portes. Moi, je surveille.

Lucía : Classique. L'homme porte, la femme regarde. Vive le progrès.

Pablo : Tu veux essayer de le porter ?

Lucía : Non merci. J'ai déjà eu ma dose d'Héctor vivant, je me passerai de la version momifiée.

Álvaro : Si on se fait attraper...

Pablo : On n'aura pas le temps de se faire attraper. Si quelqu'un nous voit, on dira qu'on transporte un mannequin pour la fête du village.

Lucía : Ah, très crédible. Tout le monde sait que le comité des fêtes n'organise plus rien depuis la dernière intoxication alimentaire.

Doña Carmen : *(Lâchant un soupir)* Il y a un chariot dans la remise. On le place dessus et on file discrètement jusqu'au cimetière.

Pablo : En pleine nuit ?

Lucía : Pourquoi pas ? C'est romantique, une inhumation à la lueur de la lune...

Álvaro : Romantique... Vous avez un sérieux problème.

Lucía : Oui, et il est enroulé dans une couverture sur cette chaise.

Pablo : Bon, c'est parti. On le fait maintenant, ou on attend que le corps décide de se lever tout seul ?

Álvaro : Si ça arrive, je me reconvertis dans la foi chrétienne.

Doña Carmen : Allez. Levez-le.

Pablo : *(Tout en prenant la tête d'Héctor)* Il est plus lourd que ce qu'on pourrait croire.

Lucía : Une vie de mensonges et de mauvaises décisions, ça pèse, forcément.

Álvaro : S'il savait qu'on allait l'enterrer sous un figuier...

Lucía : Bah... Au moins il aurait servi au moins une fois dans sa vie... De l'engrais pour les générations futures.

Pablo : Lucía... Tu es officiellement la personne la plus insensible que je connaisse.

Lucía : Merci. J'en suis très fière.

Doña Carmen : Ça suffit ! On avance. Pablo, fais attention à la porte. Álvaro, garde la tête droite.

Álvaro : Il est mort, il ne va pas se plaindre.

Lucía : Sauf s'il a laissé un testament exigeant une crémation. Ce serait dommage de le décevoir.

Pablo : Si on le brûle, ce ne sera plus une œuvre d'art, mais un vulgaire barbecue.

Álvaro : Je vais vomir.

Doña Carmen : TOUT DE SUITE !

Ils avancent. La porte s'ouvre dans un grincement sinistre.

Lucía : Si Don Ramón nous surprend, je prends le cadavre et je dis qu'on répète une performance artistique pour la Biennale de Bilbao.

Álvaro : Et tu penses qu'il va y croire ?

Lucía : Si je suis convaincante, oui.

Pablo : J'espère que tu as révisé tes dialogues.

Lucía : Oh, je suis née pour ça.

Doña Carmen : Silence ! Avancez !

Ils disparaissent dans l'obscurité, le poids du cadavre rendant chaque pas plus lourd.

Scène 2

De nuit. Le cimetière du village. Álvaro, Doña Carmen, Pablo et Lucía, emmitouflés dans des manteaux sombres, creusent une tombe à la hâte. Le corps d'Héctor repose à proximité, enveloppé dans une couverture.

Álvaro : *(Une pelle à la main, il s'essuie le front)* Bon sang... Ce sol est plus dur que le cœur de Don Ramón.

Pablo : Tu devrais savoir qu'en Castille, même la terre est hostile.

Lucía : *(Assise sur une pierre tombale, elle les observe)* Ne vous fatiguez pas trop... Il n'a jamais été très exigeant de son vivant. Il ne le sera pas davantage sous terre.

Doña Carmen : Lucía, un peu de respect s'il te plait !

Lucía : *(Elle hausse les épaules)* Du respect ? Pour Héctor ? Ah ! Vous plaisantez ? Ce type a passé sa vie à mépriser tout le monde et à me terroriser !

Álvaro : C'est justement pour ça qu'on doit finir vite. Il pourrait revenir nous hanter, par pure contrariété.

Pablo : Héctor, une âme tourmentée ? Il n'était pas très prédisposé à l'angoisse si j'ai bien compris...

Lucía : Peut-être qu'il n'a jamais été vivant, au fond... Il n'avait rien d'humain !

Doña Carmen : Lucía, tais-toi ! Si on nous surprend, nous sommes tous bons pour la prison... Et on sait tous ce qui s'y passe... On ne sera pas mieux traité qu'un républicain.

Álvaro : En parlant de ça... Où est Don Ramón ce soir ?

Pablo : Je l'ai vu cet après-midi au bar du village. Il essayait de faire parler Jacinto, mais Jacinto dormait. Une performance classique.

Doña Carmen : Pablo, cesse de plaisanter ! Il pourrait surgir à tout instant.

Un bruit de pas se fait entendre au loin, brisant le silence de la nuit.

Lucía : Chut ! Quelqu'un arrive !

Ils se figent.

Une voix résonne dans le cimetière, grave et autoritaire. « Qui va là ? »

Pablo : Ah, voilà notre bien-aimé officier de la Guardia Civil...

Álvaro : *(Paniqué, il se tourne vers Lucía)* Lucía, cache le corps !

Lucía : Je le mets dans mon sac à main ou je lui fais faire le poirier ?

Doña Carmen : Tais-toi ! Vite, glissez-le dans la tombe !

Pablo et Álvaro soulèvent précipitamment le corps et le déposent dans le trou, recouvrant rapidement la tombe de terre.

Don Ramón : *(Voix off)* Il y a quelqu'un ?

Lucía : Faites semblant ! On est des villageois pieux, venus honorer nos morts !

Álvaro : À cette heure-ci ?

Pablo : La foi n'a pas d'horaires.

Don Ramón : *(Il entre dans le cimetière, une lanterne à la main. Il aperçoit la scène et s'approche)* : Que se passe-t-il ici ?

Doña Carmen : Nous... Nous prions pour le repos de l'âme de Tía Gregoria.

Don Ramón : Tía Gregoria est morte il y a vingt ans.

Pablo : La foi, mon capitaine... La foi.

Don Ramón : Montrez-moi ce que vous enterrez.

Un silence tendu s'installe.

Lucía : *(Elle s'avance, charmeuse)* Capitaine... Vous nous accusez de quoi, exactement ?

Don Ramón : De... d'activités suspectes !

Lucía : Allons donc... et c'est prévu dans le code criminel cette qualification pénale ?

Don Ramón : Je veux voir ce qu'il y a dans cette tombe !

Lucía : *(Elle pose une main sur le bras de Don Ramón et le regarde droit dans les yeux)* Capitaine... Vous êtes fatigué. Une nuit fraîche... Une lanterne qui vacille... Peut-être que vous vous trompez ?

Don Ramón hésite. Pablo et Álvaro échangent un regard complice.

Don Ramón : Je... Je veux voir !

Pablo : Eh bien, capitaine... Si vous y tenez...

Pablo s'accroupit, fouille dans la terre et en retire... une vieille statue religieuse couverte de terre.

Pablo : Le voilà, votre coupable ! Nous avons trouvé cette statue près de la rivière et avons pensé qu'il était plus juste de la rendre à la terre sacrée.

Don Ramón : Une statue ?

Doña Carmen : Un acte de foi, capitaine. Vous n'allez pas nous accuser de dévotion excessive ?

Don Ramón : Eh bien... Je suppose que non...

Lucía : Vous voyez ? Tout s'explique.

Don Ramón : *(Il hésite, puis recule lentement)* Très bien... Mais je garde un œil sur vous.

Il tourne les talons et sort du cimetière.

Álvaro : *(soulagé)* Par tous les saints !

Doña Carmen : Une statue ?

Pablo : Elle traînait là depuis des années... Personne ne l'avait remarquée.

Lucía : C'est incroyable... Nous venons de commettre un crime parfait... grâce à un miracle.

Pablo : Parfois, la providence s'incline devant le talent.

Lucía éclate de rire, suivie par les autres. Pablo et Álvaro commencent à refermer la tombe, soulagés.

Lucía : Si Héctor avait su qu'il finirait sanctifié... Il en aurait eu une crise cardiaque !

Doña Carmen : Il en a eu peut-être une...

Lucía éclate de rire à nouveau, un rire nerveux et libérateur.

Scène 3

Le matin suivant. La cuisine de la maison familiale. Doña Carmen, Lucía et Pablo sont attablés autour d'un café fumant. Álvaro entre, agité.

Álvaro : *(En s'essuyant les mains)* Bien. La tombe est refermée. Héctor repose enfin en paix.

Lucía : En paix ? Je te rappelle qu'on l'a ramené et que vous l'avez déposé dans la baignoire ! Don Ramón peut retourner creuser s'il le veut, il n'y trouvera que la statue.

Don Ramón : *(Voix off)* Au nom de la loi, ouvrez !

Tout le monde sursaute.

Doña Carmen : Lucía ! Ouvre-lui ! Et fais comme si de rien n'était !

Lucía : Comme si de rien n'était ?

Doña Carmen : Fais ce que je te dis !

Don Ramón entre, accompagné d'un jeune agent.

Lucía : Capitaine ! Quelle surprise ! Vous prendrez un café ?

Don Ramón : Pas le temps pour un café. Où étiez-vous cette nuit ?

Lucía : Cette nuit ? Oh, vous savez... ici et là...

Don Ramón : Plus précisément.

Lucía : Eh bien... Après le cimetière... Ici. À prier. Comme je vous l'ai dit.

Don Ramón : Curieux, car on a retrouvé une lettre d'Héctor ce matin.

Álvaro : Une lettre ?

Don Ramón : Oui. Une lettre d'Héctor, déposée chez le notaire. Il semble qu'il ait modifié son testament... le jour de son arrivée au village et... plus précisément, la veille de sa disparition. Car depuis, il est introuvable !

Un silence tendu s'installe, les regards se croisant, inquiets.

Doña Carmen : Et... que disait ce codicille ?

Don Ramón : *(sortant un papier, il lit à haute voix)* : «Je lègue tous mes biens... à Lucía. »

Pablo : *(surpris, il s'exclame)* À Lucía ?!

Lucía : *(incrédule)* Pardon ?

Don Ramón : Vous avez parfaitement compris. Il semblerait qu'Héctor ait décidé de faire de Lucía sa seule héritière.

Doña Carmen : *(Choquée)* : Mais c'est... impossible !

Don Ramón : Vraiment ? Et pourquoi impossible ?

Lucía : Capitaine, vous ne pensez tout de même pas que...

Don Ramón : *(Il l'interrompt)* Que vous l'avez tué pour toucher l'héritage ?

Un silence lourd s'installe.

Lucía : *(d'un rire nerveux)* Ah ! Vous me surestimez. Si j'avais su qu'il avait de l'argent, j'aurais été beaucoup plus gentille avec lui.

Don Ramón : C'est drôle, Lucía... Tout le monde au village sait que vous et Héctor ne vous entendiez pas. Pourquoi alors vous léguerait-il tout son patrimoine ?

Lucía *(Elle hausse les épaules)* Peut-être qu'il voulait se faire pardonner. Post-mortem.

Don Ramón : Ou peut-être qu'il savait quelque chose.

Lucía : *(Elle avance lentement vers Don Ramón, féline)* Ou peut-être qu'il a simplement compris, au dernier moment, que j'étais la seule à avoir essayé de le comprendre vraiment...

Don Ramón : J'ai du mal à y croire.

Lucía : Peut-être devriez-vous vous fier davantage à votre instinct, capitaine.

Troublé, Don Ramón recule d'un pas, hésitant.

Don Ramón : Je vais enquêter plus en profondeur. Ne quittez pas le village.

Il dépose la copie du codicille sur la table.

Lucía : Vous savez bien que je n'ai nulle part où aller. Et jusqu'à plus ample informé, il n'est pour l'instant que disparu... Ce n'est pas parce que vous rédigez un testament que vous êtes mort, n'est-ce pas ?

Don Ramón fixe Lucía un instant, puis sort, suivi de son agent.

Pablo : Lucía ! Il t'a laissé toute sa fortune ?

Lucía : C'est ce qu'il semble.

Doña Carmen : *(perplexe)* Mais pourquoi ?

Lucía : Ah... Ça, c'est le véritable mystère.

Álvaro : Lucía... Tu nous caches quelque chose ?

Lucía : Si je vous le disais... où serait le plaisir ?

Lucía : *(Elle attrape une tasse de café et s'installe à table)*

Pablo : Je ne sais pas si je dois t'admirer ou avoir peur.

Lucía : Un peu des deux.

Doña Carmen : Alors ? Tu ne regarde pas ce que contient réellement cette lettre ?

Lucía *(sans lever les yeux)* Très franchement, je n'en ai absolument rien à faire...

Álvaro, agacé, déclare : Lucía, c'est vrai quoi...que dit-elle ?

Lucía : *(laissant tomber la lettre sur la table)* Il m'a tout légué. Maison, terres, comptes bancaires... Tout.

Pablo : Mais pourquoi toi ? Héctor te détestait !

Lucía : Apparemment, il a changé d'avis à la dernière minute.

Doña Carmen : Ou alors, quelqu'un l'a aidé à changer d'avis... définitivement.

Lucía : Quoi ? Vous insinuez que j'aurais pu... le tuer ?

Doña Carmen : Je dis simplement que c'est étrange. Héctor n'a jamais eu de geste désintéressé envers personne. Et voilà qu'il te laisse tout ?

Pablo : Tu savais qu'il avait rédigé ce testament ?

Lucía : Moi ? Absolument pas.

Álvaro : Lucía... tu caches quelque chose.

Lucía : Oh, Álvaro... Si je cachais quelque chose, vous le sauriez déjà.

Doña Carmen : Lucía !

Lucía : Bon, très bien ! Oui, j'étais au courant. Il m'a parlé de ce testament, quand il est arrivé en ville...

Pablo : Et tu n'as rien dit ?

Lucía : Ça n'aurait rien changé, n'est-ce pas ?

Álvaro : Mais pourquoi toi ?

Lucía : Parce que je savais un secret.

Doña Carmen : Quel genre de secret ?

Lucía : *(Elle se lève, lentement, et commence à faire les cents pas)* Un secret que même Héctor voulait oublier.

Pablo : Lucía, parle !

Lucía : Il avait une fille.

Un silence lourd s'installe, les regards se croisant, surpris.

Doña Carmen : Quoi ?

Lucía : Une fille cachée, qu'il a abandonnée il y a des années.

Álvaro : Mon Dieu...

Pablo : Mais... qui est-ce ?

Lucía : Vous ne l'avez pas encore deviné ?

Un silence tendu s'installe. Doña Carmen la fixe, les yeux écarquillés, la main sur la bouche.

Doña Carmen : Lucía... ce n'est pas...

Lucía : Tout juste. C'est moi.

Álvaro : Tu... tu es la fille d'Héctor ? Mais...

Lucía : Techniquement, oui. Mon vrai père est mort quand j'étais bébé. Héctor a eu une brève liaison avec ma mère, qu'il a lâchement abandonnée quand il a su qu'elle était enceinte.

Doña Carmen : Mais pourquoi n'a-t-il rien dit ?

Lucía : Parce qu'il avait honte.

Pablo : Et il t'a laissé son héritage pour... se racheter ?

Lucía : Disons qu'il a eu un éclair de lucidité au dernier moment.

Álvaro : Lucía... Tu n'as pas...

Lucía : Non ! Je n'ai pas eu besoin de le tuer. Il était déjà à moitié mort. J'ai juste... insisté sur certains détails quand je lui ai rendu visite la veille de sa mort.

Doña Carmen : Quels détails ?

Lucía : Je lui ai raconté une petite histoire. Une histoire dans laquelle sa belle-fille, qu'il avait abandonnée, mourait seule dans la misère pendant

que lui vivait dans l'opulence. Ça l'a un peu... bouleversé. D'autant que j'étais aussi son ex-femme et la mère de son fils... Miguelito.

Pablo : Tu l'as poussé à faire une crise cardiaque !

Lucía : Disons que je lui ai donné une bonne raison de se racheter... Le bon Dieu a fait le reste.

Álvaro : Lucía... tu es diabolique.

Lucía : Oh, Álvaro... ce n'est pas du diabolisme. C'est de la justice.

Doña Carmen : Si Don Ramón apprend ça...

Lucía : Il ne l'apprendra pas. À moins que l'un de vous ne décide de parler ?

Un silence tendu s'installe, les regards se croisant, inquiets.

Pablo : Lucía... Tu es vraiment incroyable.

Lucía : Je sais.

Lucía : *(prend la lettre, la plie soigneusement et la glisse dans son corsage)*
Allez, mes chers amis. Maintenant que je suis riche, il faut fêter ça !

Doña Carmen : Lucía, tout ça va mal finir...

Lucía : Peut-être. Mais en attendant... je m'en remets au ciel !

Lucía sort, laissant les autres dans le salon.

Noir

Scène 5

Le soir, dans le salon, Pablo est près de la cheminée, le visage pensif. Álvaro entre, agité.

Álvaro : Elle nous manipule tous.

Pablo : Bien sûr qu'elle nous manipule. C'est Lucía. Tu t'attendais à quoi ?

Álvaro : Elle a peut-être tué Héctor !

Pablo : Si c'était le cas, on ne le saura jamais. Lucía est trop intelligente pour laisser une trace.

Álvaro : Mais pourquoi elle a révélé ce secret maintenant ? Elle aurait pu encaisser son héritage en silence, sans remuer tout ce passé.

Pablo : Parce qu'elle veut que tout le monde sache qu'elle a gagné. Héctor l'a abandonnée, et maintenant, c'est elle qui hérite de tout. C'est une revanche publique.

Álvaro : Elle nous tient par la gorge.

Pablo : Elle nous tient depuis le premier jour où elle a mis les pieds ici.

Álvaro : On ne peut pas la laisser faire.

Pablo : Ah oui ? Et comment comptes-tu t'y prendre ?

Lucía : *(Elle entre, vêtue d'une robe de soie rouge)* Je vous dérange ?

Álvaro : Toujours.

Lucía : Oh Álvaro, tu devrais vraiment apprendre à te détendre.

Álvaro : Tu as obtenu ce que tu voulais. Pourquoi rester ici ?

Lucía : Parce que maintenant que c'est à moi, j'ai envie d'en profiter.

Pablo : Tu ne crains pas que Don Ramón remette en question ce testament ?

Lucía : Il ne le pourra pas. Tout est en ordre. Notaire, signature, témoins... parfait sur le plan légal.

Álvaro : Mais moralement ?

Lucía : Ah... mais la morale est une question de perspective, non ?

Lucía : *(Elle s'approche d'Álvaro, pose sa main sur son bras, et le regarde droit dans les yeux)* Pourquoi tant de colère, Álvaro ? Serais-tu jaloux ?

Álvaro : Je ne suis pas jaloux. Je suis inquiet.

Lucía : Inquiet... pour moi ?

Álvaro : Non. Inquiet de ce que tu pourrais faire ensuite.

Lucía : Oh... mais je n'ai pas encore décidé. *(Elle rit)*

Pablo : Lucía, que veux-tu vraiment ?

Lucía : J'ai déjà ce que je veux. Maintenant, je vais voir ce que je peux en faire.

Álvaro : Lucía... Tu joues à un jeu dangereux.

Lucía : Je sais. Mais j'adore gagner... Vous devriez vous détendre. Ce n'est qu'une maison... qu'une fortune... qu'une vie détruite.

Lucía rit et sort lentement.

Álvaro : Elle va tous nous détruire.

Pablo : Ou alors, elle va nous sauver.

Noir

Acte IV

Scène 1

Pablo et Lucía se promènent.

Pablo : Lucía, tu te rends compte de ce qui nous arrive ? Tout cela est tellement inattendu. Ce cadavre, cette folie... et maintenant, nous voilà là, à parler d'amour.

Lucía : Je sais, Pablo. Je n'aurais jamais cru qu'un jour je pourrais être heureuse à nouveau. Héctor m'a laissée avec une blessure que je pensais éternelle.

Pablo : Et pourtant, le destin nous a réunis. Ce cadavre, cette folie, tout cela nous a rapprochés. Tu sais, quand je t'ai vue rire en regardant ce corps, j'ai compris que tu étais différente.

Lucía : J'ai ri parce que c'était absurde. Héctor m'a quittée il y a des années, et le voilà qui revient, mort, comme pour me hanter une dernière fois.

Pablo : Mais tu n'es plus seule, Lucía. Je suis là. Et je veux être là pour toi, pour toujours.

Lucía : Tu crois que c'est une bonne idée, de se marier ? Après tout ce qui s'est passé ?

Pablo : Bien sûr ! Pourquoi pas ? La vie est trop courte pour hésiter. Et puis, tu as vu comment Álvaro et Doña Carmen se regardent ? Eux aussi ont trouvé le bonheur dans cette pagaille.

Lucía : C'est vrai. Ils ont l'air si heureux. Comme si cette histoire leur avait ouvert les yeux.

Pablo : Alors, qu'en dis-tu ? Veux-tu devenir ma femme ?

Lucía : Oui, Pablo. Oui, je le veux. Mais il faut que tu aies bien en tête tout. J'ai frappé Héctor avec une poêle à frire. Je pensais l'avoir tué...

Pablo : Et alors ? Ce n'est pas toi qui l'as tué. Doña Carmen lui a asséné un coup de chausson en métal. Et Álvaro pensait l'avoir tué avec son fusil. Nous sommes tous un peu responsables, mais personne n'est coupable.

Lucía : Tu crois que nous méritons d'être heureux, après tout ça ?

Pablo : Plus que jamais.

Scène 2

Álvaro et Doña Carmen sont assis sur un banc, face à la campagne castillane.

Álvaro : Doña Carmen, je n'aurais jamais imaginé que cette histoire nous mènerait là. Tout a commencé avec un coup de fusil, et maintenant, nous voilà ici, à parler d'avenir.

Doña Carmen : Moi non plus, Álvaro. Mais je dois avouer que je ne regrette rien. Cette histoire m'a permis de te connaître vraiment.

Álvaro : Tu crois que nous avons bien fait de cacher tout cela ?

Doña Carmen : Bien sûr. Personne n'a été blessé, et nous avons tous trouvé quelque chose de précieux dans cette aventure. Moi, j'ai trouvé en toi un homme qui me comprend, qui partage mes silences.

Álvaro : C'est vrai. J'ai trouvé en toi une compagne, une amie. Et tu sais, quand tu m'as dit que c'était toi qui avais frappé Héctor, j'ai été soulagé.

Doña Carmen : Soulagé ?

Álvaro, avec un ton sincère, répond : Oui. Parce que cela signifiait que je n'étais pas un meurtrier. Mais même si je l'avais été, tu serais restée à mes côtés, n'est-ce pas ?

Doña Carmen : Bien sûr, Álvaro. Parce que je sais qui tu es. Un homme bon, un peu perdu, mais bon.

Álvaro : Alors, tu crois que nous pourrions...

Doña Carmen : Oui, Álvaro. Oui, je crois que nous pourrions être heureux ensemble.

Scène 3

Lucía, Pablo, Álvaro et Doña Carmen sont réunis dans la cuisine de Lucía.

Pablo : Bon, il faut replacer le corps sur la colline. On ne peut pas laisser traîner ça dans la baignoire de Lucía.

Lucía : Tu as raison. Mais comment faire sans que Don Ramón ne nous voit pas ?

Álvaro : Nous devons agir vite et discrètement. La nuit tombe, c'est le moment idéal.

Doña Carmen : Et si nous étions vus ?

Pablo : Nous dirons que nous faisons une promenade nocturne. Rien de suspect.

Lucía : D'accord. Allons-y. Mais faisons attention.

Álvaro : Suivez-moi. Je connais les chemins les plus discrets.

Pablo : Tu sais, Lucía, une fois que tout cela sera terminé, nous pourrions commencer une nouvelle vie. Sans secrets, sans mensonges.

Lucía : J'ai hâte, Pablo. J'ai hâte de vivre enfin.

Scène 4

Place du village. Don Ramón interroge Miguelito.

Don Ramón : Miguelito, mon garçon, tu n'as rien vu d'étrange ces derniers jours ?

Miguelito : Non, monsieur. Rien du tout.

Don Ramón : Tu es sûr ? Parce que j'ai entendu des rumeurs...

Miguelito : Je ne sais pas, monsieur. Je joue juste avec mes amis.

Don Ramón : Très bien. Mais si tu vois quelque chose, tu me le dis, d'accord ?

Miguelito : Oui, monsieur.

Don Ramón : Tu es un bon garçon, Miguelito. Mais dis-moi, est-ce que tu as vu Pablo ou le capitaine Álvaro récemment ?

Miguelito : Non, monsieur. Pourquoi ?

Don Ramón (mystérieux) : Parce que j'ai l'impression qu'ils me cachent quelque chose. Et moi, je n'aime pas ça.

Miguelito : Je ne sais pas, monsieur.

Don Ramón : Très bien. Va jouer, alors.

Don Ramón : Attends une minute !

Miguelito : Oui, monsieur ?

Don Ramón : Tu n'as vraiment rien vu ? Ni entendu ? Ni même... ressenti quelque chose d'étrange ?

Miguelito : Ben... hier, j'ai vu une cigogne.

Don Ramón : Une cigogne ?

Miguelito : Oui, une cigogne. Mais elle avait l'air louche.

Don Ramón : Louche... Une cigogne ?

Miguelito : Oui ! Elle marchait en zigzag.

Don Ramón : Une cigogne qui marche en zigzag ?

Miguelito : Oui ! Comme ça ! (*Il se lève et commence à marcher de manière erratique*)

Don Ramón : Tu es en train de me dire qu'une cigogne zigzaguait dans le village ?

Miguelito : Peut-être qu'elle avait bu un peu trop d'eau de la fontaine !

Don Ramón : Miguelito... Les cigognes ne boivent pas d'eau de la fontaine !

Miguelito : Ah bon ? Alors elle buvait peut-être autre chose...

Don Ramón : Et qu'est-ce qu'elle aurait bu, cette cigogne, d'après toi ?

Miguelito : De la bière ?

Don Ramón : De la bière ?!

Miguelito Ou du vin. C'est plus probable. La cigogne avait un peu une démarche de quelqu'un qui a pris du vin rouge.

Don Ramón : Miguelito... On va laisser tomber la cigogne. Tu as vu quelqu'un de suspect, oui ou non ?

Miguelito : Ah oui ! J'ai vu monsieur Pablo !

Don Ramón : Ah ! Enfin ! Et qu'est-ce qu'il faisait ?

Miguelito : Il parlait à une vache.

Don Ramón : Une vache ?

Miguelito : Oui ! Il lui murmurait des choses à l'oreille.

Don Ramón : Quelles choses ?

Miguelito : Je ne sais pas trop, mais la vache avait l'air très émue.

Don Ramón: Emue ?

Miguelito: Oui. Elle pleurait presque.

Don Ramón : Miguelito... Les vaches ne pleurent pas.

Miguelito : Ah bon ? Alors elle transpirait des yeux.

Don Ramón : Miguelito... Pablo parlait à une vache, une cigogne titubait dans le village... Qu'est-ce que tu racontes ?!

Miguelito : Mais je vous jure que c'est vrai ! En plus, après, la vache est partie en courant.

Don Ramón : Une vache qui court après avoir parlé avec Pablo ?

Miguelito : Exactement ! Et elle est entrée dans la boulangerie !

Don Ramón : La boulangerie ?

Miguelito : Oui ! Elle a mangé deux croissants et une baguette !

Don Ramón : Tu te moques de moi, Miguelito ?

Miguelito : Non, monsieur ! Demandez à monsieur le boulanger ! Il a dit que c'était la première fois qu'il voyait une vache payer en lait.

Don Ramón : Miguelito... On va reprendre calmement. Pablo, est-ce qu'il portait quelque chose ?

Miguelito

Oui ! Il avait un chapeau.

Don Ramón : Un chapeau... Quel genre de chapeau ?

Miguelito : Un chapeau rond. Avec une plume rouge.

Don Ramón : Une plume rouge ?

Miguelito : Oui ! Ou bleue. Ou verte.

Don Ramón : Alors rouge, bleue ou verte ? Miguelito ! Concentre-toi ! Est-ce que Pablo tenait quelque chose dans ses mains ?

Miguelito : Oui ! Un bâton.

Don Ramón : Un bâton ? Quel genre de bâton ?

Miguelito : Un bâton magique !

Don Ramón : Un bâton magique ?!

Miguelito : Oui ! Il a pointé le bâton vers la cigogne et elle s'est mise à danser !

Don Ramón : La cigogne dansait ?!

Miguelito : Une sorte de « Jota », mais avec un rythme un peu tordu.

Don Ramón : Je crois que je deviens fou... Miguelito ! C'est très important ! Est-ce que tu as vu Pablo avec la statue de la Vierge ?

Miguelito : Oui ! Enfin non. Enfin, peut-être.

Don Ramón : Comment ça, "peut-être" ?!

Miguelito : Ben... La statue, elle ressemblait un peu à la cigogne.

Don Ramón : À la cigogne ?

Miguelito : Oui, mais en moins plumeuse.

Don Ramón : Miguelito, est-ce que tu te rends compte de ce que tu es en train de me dire ?

Miguelito : Oui ! Que la cigogne est peut-être la Vierge !

Don Ramón : Miguelito ! Il n'y a pas de Vierge-cigogne !

Miguelito : Ah bon ? Alors peut-être que Pablo a transformé la statue en cigogne avec son bâton magique ?

Don Ramón : Arrête avec cette cigogne ! Pablo n'est pas un sorcier !

Miguelito : Ça dépend... Il a peut-être un don caché.

Don Ramón : Miguelito ! Je vais poser une dernière fois la question ! As-tu vu Pablo avec la statue, oui ou non ?

Miguelito : Non.

Don Ramón : Tu es sûr ?

Miguelito : Oui... enfin... peut-être.

Don Ramón : Miguelito !!!

Miguelito : Vous m'aviez demandé d'être honnête !

Don Ramón : Va... jouer... Miguelito...

Miguelito : Merci, monsieur ! Si je revois la cigogne, je vous le dis !

Don Ramón : Si je survis à cet interrogatoire complètement délirant...

Scène 5

Pablo, Lucía, Álvaro et Doña Carmen sont de retour au village.

Pablo : Voilà, c'est fait. Le corps est de retour sur la colline.

Lucía : Espérons que personne ne le découvre avant demain matin.

Álvaro : Nous avons bien fait les choses. Personne ne nous a vus.

Doña Carmen : Maintenant, il faut retourner à nos vies. Et oublier cette histoire.

Pablo : Oublier ? Pas tout à fait. Elle nous a rapprochés, après tout.

Lucía : C'est vrai. Et maintenant, nous avons un avenir à construire.

Álvaro : Alors, allons-y. Le village nous attend.

Pablo : Et Don Ramón ?

Doña Carmen : Laisse-le mijoter dans ses soupçons. Nous avons assez de preuves pour le convaincre que tout est en ordre.

Lucía : Oui. Et maintenant, nous avons des mariages à préparer.

Pablo : Des mariages, une nouvelle vie, et des secrets que nous garderons pour toujours.

Álvaro : Des secrets qui nous unissent.

Lucía : C'est étrange, non ? De se dire qu'en moins de vingt-quatre heures, tout a changé.

Pablo : Oui. Hier encore, nous étions tous persuadés que... enfin... que les choses allaient continuer comme avant.

Álvaro : Hier, Héctor respirait encore.

Lucía : Ne dis pas ça...

Álvaro : Pourquoi ? C'est la vérité, non ?

Pablo : C'est la vérité, mais nous devons l'enterrer aussi profondément que nos secrets.

Lucía : Et si quelqu'un parle ?

Álvaro : Qui voudrait parler ? Nous étions seuls. Il n'y avait personne.

Lucía : Il y a toujours quelqu'un. Toujours un regard, une ombre au coin d'une rue.

Pablo : Si quelqu'un parle, nous nions.

Doña Carmen : Exactement. Nous nions tout en bloc.

Lucía : Et Don Ramón ?

Álvaro : Il est malin, mais pas assez pour nous coincer.

Pablo : Il pose trop de questions.

Doña Carmen : C'est son travail de poser des questions.

Lucía : Il ne nous lâchera pas.

Álvaro : Tant qu'il n'a pas de preuve, il ne pourra rien faire.

Pablo : Tu crois qu'il sait déjà ?

Álvaro : Savoir, ce n'est rien. Prouver, c'est autre chose.

Lucía : Il nous a regardés étrangement tout à l'heure.

Doña Carmen : Il regarde tout le monde étrangement. C'est sa nature.

Pablo : Tu penses qu'il aurait parlé ?

Lucía : Qui ça, Héctor ?

Pablo : Oui.

Álvaro : Il était faible. Il aurait parlé.

Lucía : Peut-être pas...

Pablo : C'est trop tard pour se poser la question.

Lucía : Alors, nous devons nous en tenir à notre version.

Scène 6

Don Ramón vient à leur rencontre, satisfait.

Don Ramón : Ah, tiens, tiens... Quelle charmante petite réunion. J'espère que je ne dérange pas.

Pablo : Don Ramón ! Quelle surprise... Vous cherchez quelqu'un ?

Don Ramón : Peut-être bien que oui... Peut-être bien que non. Vous savez, c'est étrange comme parfois les réponses surgissent là où on ne les attend pas.

Lucía : Que voulez-vous dire ?

Don Ramón : Je vais vous le dire. On a arrêté quelqu'un.

Álvaro : Vraiment ? Qui donc ?

Don Ramón : Un vagabond. Sale, puant... Le genre de type qu'on ne veut pas voir traîner dans les parages.

Doña Carmen : Il a fait quelque chose ?

Don Ramón : (*hochant lentement la tête*) Oh oui. Il portait des bottes.

Lucía : Des bottes ?

Don Ramón : Des bottes neuves. De très bonne qualité. Le cuir fin, presque brillant... Rien à voir avec ce que pourrait se payer un mendiant.

Pablo : Et alors ? Peut-être qu'il les a trouvées ?

Don Ramón : C'est ce qu'il a dit. Mais moi, je n'aime pas trop les histoires de miracles. Il a affirmé qu'un homme les lui avait offertes... sur la colline.

Álvaro : Sur la colline ?

Don Ramón : Sur la colline, oui. Ça vous surprend ?

Doña Carmen : Un peu. Les vagabonds n'ont pas l'habitude de monter jusque-là.

Don Ramón : Justement. C'est pour ça que j'ai envoyé des hommes là-bas, avec le médecin du village. On va voir ce qu'on y trouve.

Lucía : Pourquoi le médecin ?

Don Ramón : Pour confirmer ce qu'on pourrait découvrir. Si on trouve un corps... il faudra bien un expert pour constater le décès.

Pablo : Et si... s'il n'y a rien ?

Don Ramón : Si on ne trouve rien, ce vagabond passera quelques jours en cellule, le temps qu'il se souvienne d'où viennent vraiment ces bottes.

Álvaro : Et s'il ne se souvient pas ?

Don Ramón : Le garrot aide à raviver la mémoire, vous savez.

Lucía : Vous êtes sérieux ?

Don Ramón : Toujours. L'honneur du village est en jeu. Il y a eu assez de rumeurs comme ça. Si quelque chose de grave s'est produit... il faut que la vérité éclate.

Doña Carmen : La vérité éclate toujours, Don Ramón.

Don Ramón : Je n'en doute pas.

Don Ramón se tourne lentement vers Pablo.

Don Ramón : Vous semblez bien nerveux, Pablo.

Pablo : Nerveux ? Moi ? Oh, non. C'est juste... l'idée d'un corps qu'on pourrait trouver sur la colline. Ça a de quoi troubler, non ?

Don Ramón : C'est vrai.

Lucía : Que comptez-vous faire si vous trouvez... quelque chose ?

Don Ramón : Je l'ai dit. Le garrot. La loi est formelle.

Álvaro : Vous ne pouvez pas condamner un homme simplement parce qu'il porte des bottes neuves !

Don Ramón : Quand l'odeur du sang se mêle au cuir neuf... si, je peux.

Lucía : Mais... mais ce vagabond pourrait être innocent !

Don Ramón : Il pourrait. Mais il pourrait aussi avoir vu... ou entendu quelque chose. Ou pire : participé.

Pablo : Vous ne pouvez pas accuser quelqu'un sans preuve !

Don Ramón : Oh, mais la preuve, Pablo... Elle est peut-être en train de nous attendre là-haut, sur cette colline.

Doña Carmen : Et si vous ne trouvez rien ?

Don Ramón : Alors, ce vagabond aura eu une chance inespérée.

Álvaro : Quand vos hommes doivent-ils revenir ?

Don Ramón : Ils ne devraient plus tardés. Ils sont partis voilà plus d'une heure...

Lucía : S'ils trouvent quelque chose...

Don Ramón (*sombre*) : Alors, la justice fera son œuvre.

Doña Carmen (*calmement*) : Ne soyez pas trop pressé, Don Ramón. Parfois, les vérités qu'on cherche à déterrer sont mieux laissées sous terre.

Don Ramón : (*Il la fixe*) : Ou alors... elles finissent par remonter d'elles-mêmes... Je vous tiendrai informés.

Le médecin arrive en courant...

Médecin : Don Ramón, nous avons trouvé un corps sans vie... il s'agirait d'Héctor Varga. D'après mes premières constatations, la mort est d'origine naturelle, accident vasculaire cérébral ou infarctus du myocarde. Le cadavre ne porte pas de chaussure...

Don Ramón : Veuillez me suivre Lucía. Vous allez nous aider à identifier le corps.

Lucía : Mon Dieu... quelle horreur ! Je crois que je vais me trouver mal !

Doña Carmen, Pablo et Álvaro : (*D'une seule voix*) Nous venons avec toi !

Le groupe sort coté cours.

Acte V

Scène 1

Don Fernando, un riche collectionneur d'art, visite l'atelier de Pablo.

Don Fernando : Mon cher Pablo, votre travail est tout simplement fascinant. Ces couleurs, ces formes... Vous capturez l'essence même de la vie, même dans la mort. Il y a là une force brute, presque... viscérale. Comme si le pinceau lui-même avait saigné sur la toile.

Pablo : Merci, Don Fernando. L'art, voyez-vous, c'est comme une plaie ouverte. Il faut accepter de saigner un peu pour peindre avec sincérité. Chaque coup de pinceau raconte une histoire... ou un secret.

Don Fernando : Et celle-ci ? Cette toile... Elle semble particulièrement... tourmentée. On y sent une douleur enfouie, mais aussi une étrange forme de paix. Comme si l'ombre et la lumière s'y livraient bataille.

Pablo : Ah, celle-là... C'est une histoire complexe, oui. Disons qu'elle a exigé une certaine... vérité. Mais la vérité a parfois un prix que l'on ne découvre qu'après avoir posé le dernier trait de pinceau.

Don Fernando : Je suis prêt à acheter toutes vos toiles, Pablo. Je veux cette intensité, cette fièvre, cette vérité. Mais dites-moi... qu'attendez-vous en retour ? Parlez franchement.

Pablo : De l'argent ? Non. À quoi me servirait-il ? Les billets ne réchauffent pas les cœurs. Mais j'ai des amis qui méritent un peu de bonheur. Des

fraises chaque mois pour Miguelito, ce petit garçon qui adore les fruits rouges... il en parle comme d'un trésor. Une charrette solide pour Doña Carmen, si courageuse aux champs ! Un fusil neuf, avec des cartouches, pour Álvaro... un homme a besoin de se sentir maître de son destin, parfois. Et pour moi... un lit à deux places. Pour ma future vie avec Lucía.

Don Fernando : Voilà une demande bien originale ! Vous auriez pu exiger de l'or, des terres, des privilèges. Et vous vous contentez de fraises et d'un lit ? Il faut croire que les âmes simples sont les plus difficiles à comprendre.

Pablo : Oh, ne vous y trompez pas, Don Fernando. Il n'y a rien de plus précieux qu'une fraise fraîche, une charrette solide, une cartouche bien ajustée... ou une nuit passée à côté de la femme que l'on aime.

Don Fernando : Bien dit ! Vos amis auront ce qu'ils désirent, et vous aurez votre lit. Et Lucía ? Rien pour elle ?

Pablo : Lucía aura mon cœur. Et croyez-moi, Don Fernando, c'est le bien le plus précieux que je possède.

Scène 2

Lucía et Pablo entrent dans le bar du village, main dans la main.

Lucía : Je n'aurais jamais cru que ma vie prendrait un tel tournant. Après tout ce qui s'est passé...

Pablo : Parfois, la vie nous pousse au bord du gouffre pour nous faire comprendre ce qui compte vraiment. Et toi, Lucía, tu es ma plus belle leçon de vie.

Álvaro et Doña Carmen sont dans le bar.

Álvaro : À la santé de Pablo et Lucía, et à la nôtre, Doña Carmen ! Que notre bonheur soit aussi solide que les pierres de ce village... et que nos secrets restent aussi enfouis qu'elles !

Doña Carmen : Et que nos secrets restent enterrés à jamais.

Miguelito arrive en courant, les bras chargés de fraises.

Miguelito : Les fraises sont arrivées ! Les fraises sont arrivées ! Elles sont rouges comme le soleil couchant !

Lucía : Merci, Pablo. Tu as pensé à tout, comme toujours.

Pablo : C'est ce que font les amis, non ? Ils prennent soin les uns des autres, même quand le ciel s'assombrit.

Don Ramón arrive.

Don Ramón : Veuillez m'excuser mes amis pour tous mes soupçons infondés et mes interrogatoires inutiles...

Pablo : Vous avez fait votre travail Don Ramón, rien que votre travail. C'est bien ce que vous avez fait pour ce vagabond...

Don Ramón : Au final, il n'était responsable que d'un petit larcin puisqu'il s'agissait d'une mort naturelle.

Scène 3

Álvaro et Doña Carmen se promènent dans la campagne.

Álvaro : Vous savez, Doña Carmen, je n'aurais jamais cru que cette aventure nous rapprocherait autant.

Doña Carmen : La vie est pleine de surprises, Álvaro. Et parfois, les meilleures surprises naissent des pires catastrophes.

Lucía et Pablo sont assis sous le vieux figuier.

Lucía : Et nous, Pablo ? Qu'allons-nous faire maintenant ?

Pablo : Nous allons vivre, Lucía. Vivre sans regarder derrière nous. Et peut-être que je continuerai à peindre, mais cette fois, des scènes de bonheur...

Miguelito arrive, une fraise à la main.

Miguelito : Maman ! Maman ! Les fraises sont délicieuses ! Elles fondent dans la bouche !

Lucía : Je suis contente que tu les aimes, mon chéri. Pablo a pensé à toi.

Pablo : Et à tout le monde. Parce que c'est ça, la vie : prendre soin des siens, veiller à ce que chacun trouve un peu de lumière, même dans la nuit la plus noire.

Scène 4

Lucía et Pablo sont assis sur un banc, face à la colline.

Lucía : Tu crois que nous avons bien fait, Pablo ? De garder nos secrets ?

Pablo : Parfois, la vérité n'est pas ce qui compte le plus. Ce qui compte, c'est ce que nous faisons avec ce que la vie nous donne. Héctor n'aura pas de tombe, mais ceux qu'il a blessés auront un avenir.

Álvaro et Doña Carmen les rejoignent.

Álvaro : À l'amour, à l'amitié et à la vie !

Doña Carmen : Et à Castañar, notre petit coin de paradis, où le passé se tait et le futur peut enfin respirer.